

Petite encyclopédie verte

In Encyclopédie Westphal

Abricotier	page 25
Acacia	page 27
Ail	page 24
Alimentation	page 38-41
Arbre	page 4
Arbustes	page 5-6
Aromates	page 20-21
Blé	page 42
Buisson ardent	page 6-7
Caroube	page 19
Cèdre	page 26
Citronnier	page 25
Concombre	page 20
Epeautre	page 42
Epines	page 8-9
Figuier	page 16-17
Fleur	page 29
Forêt	page 5
Fruit	page 30-32
Graine	page 36-37
Grenade	page 19
Herbes	page 22-23
Hysope	page 7
Ivraie	page 37-38
Jardin	page 3-4
Jonc	page 44-46
Légume	page 33
Lin	page 32-33
Moutarde	page 35
Nature	page 2-3
Noyer	page 24
Olivier	page 17-19
Oranger	page 25
Orge	page 43-44
Palmier	page 33-34
Papyrus	page 44-46
Plante	page 27-29
Platane	page 25
Pommier	page 25
Racine	page 29-30
Rejeton	page 36
Roseau	page 44-46
Vigne	page 10-15

NATURE, NATUREL

On désigne par le mot nature l'ensemble ordonné des choses qui composent la réalité de l'univers. Les notions de réalité et d'ordre confèrent leur sens particulier au substantif nature et à l'adjectif naturel.

Le naturel est ce qui existe réellement, indépendamment de l'homme ou de toute autre influence transcendante. Le naturel s'oppose ainsi à l'artificiel d'une part (produit naturel; produit artificiel), et au moral ou spirituel d'autre part (homme naturel; homme spirituel).

Le naturel exprime en outre l'ordre de l'ensemble des choses, et cette notion donne aux termes nature et naturel une acception spéciale qui les oppose à exceptionnel d'une part, à surnaturel d'autre part. Est dit naturel ce qui arrive en conformité avec un ordre réputé invariable, exprimé par un canon de lois (lois de la nature, lois naturelles). La Nature, en quelque sorte personnifiée, est alors la puissance qui régit l'ordre du monde.

Le surnaturel, qui exprime l'effet d'une puissance d'autre essence que celle de la réalité du monde, est, en définitive, une conception exclusive du naturel, et réciproquement. Si le naturel exprime tout ce qui arrive conformément à l'ordre des lois, le surnaturel ne peut coexister avec le naturel qui tient sous sa domination la réalité tout entière. Faisant figure de contre-naturel, il s'oppose alors au naturel qui l'exclut; mais de ce chef, il s'oppose aussi à la réalité même qui est représentée par la notion du naturel.

Le conflit demeure insoluble aussi longtemps que l'on ne précise pas très exactement la valeur du terme naturel, par une bonne définition de l'essence des lois naturelles.

Les lois naturelles ne sont pas des puissances au service d'une entité--la Nature--, mais simplement des expressions humaines de ce qui est possible dans le monde. Ainsi conçu, le naturel exprime simplement la manière dont nous pouvons connaître une réalité dont l'essence est surnaturelle, et nous devons conclure que la nature n'est pas une puissance en soi, mais seulement l'expression de la volonté divine. Admettre un monde naturel autonome, se suffisant à soi-même, se dictant sa propre loi, c'est fermer la porte à tout surnaturel.

C'est pourquoi nous devons rejeter toute tentative d'explication «naturelle» des phénomènes naturels,--par où il faut entendre, non pas qu'il puisse y avoir des phénomènes naturels ne cadrant pas avec des lois connues ou connaissables (fausse interprétation du miracle), mais que les lois naturelles se bornent à dire tout ce qui est possible, mais ne régissent pas ce qui est réel. Hors des lois, il n'est que l'arbitraire, l'absurde, l'impossible; mais les lois n'expriment que la condition des choses, non leur existence: elles sont conditionnantes, non déterminantes. Au sein de l'immense possibilité qu'expriment les lois naturelles universelles, ce qui est réellement créé demande une détermination qui appartient à Dieu.

Le chrétien rejette toute explication naturelle du monde, comme par exemple le transformisme mécaniste, parce que de telles théories détrônent Dieu pour mettre à sa place des forces naturelles aveugles et fortuites.

S'il reconnaît la valeur des résultats obtenus par les sciences naturelles, s'il se rend à l'évidence en ce qui concerne l'évolution du monde, il se refuse à en donner une explication naturelle (sélection naturelle, action naturelle du milieu, résultat naturel du fonctionnement), et, reconnaissant la valeur relative de ces moyens secondaires, il confie la présidence de cette évolution non à la Nature, mais à Dieu. Voir Miracle.

Bible. Les notions que nous venons de définir ne se rencontrent pas dans l'A.T.: la royauté du Créateur y est trop incontestée pour que de semblables questions se posent.

L'apôtre Paul enseigne que l'ordre de la nature, c'est-à-dire l'économie créée par Dieu, doit être respecté, et qu'il convient de se garder de toute pratique contre nature (Ro 1:26, 1Co 11:14, cf. Jude 1:7).

Mais la soumission à la nature, aussi funeste que la viciation de la nature, est condamnée; l'homme est appelé par Dieu à dépasser le monde animal pour s'élever vers le monde spirituel, à dépouiller l'homme naturel, fils d'Adam et du péché, pour revêtir l'homme spirituel participant de la nature divine (2Pi 1:4). Il ne doit s'abandonner à ses penchants naturels (2Pi 2:12), mais sa nature sauvage doit être greffée pour produire des fruits spirituels.

--Voir (Eph 2:3,Ro 11:24,Jn 15:5) Esprit. H. L.

JARDIN

(hébreu gan, gannâh). Au sens large, enclos aux environs des villes, planté d'arbres et d'arbustes, entouré de haies épineuses (Esa 5:5) ou de murs de pierres (Pr 24:31).

Pour protéger vignes et vergers contre bêtes et voleurs, plusieurs jardins ont une hutte ou une cabane (Esa 1:8) ou une tour (Mr 12:1) occupée quelquefois par un gardien (Job 27:18). «A l'heure présente on voit encore des tours en grand nombre dans les vignes. Elles sont rondes, construites de pierres sèches, d'ordinaire sans mortier...C'est ici que la famille prend ses quartiers d'été et de là qu'on surveille la vigne» (Schneller, Connais-tu..., p. 127).

Les jardins de Palestine étaient plantés de fleurs et de plantes aromatiques (Ca 6:2 4:16), d'oliviers et de figuiers (Ex 23:10,Jer 29:5,Am 9:14). On y trouve grenadiers, cognassiers, néfliers, citronniers, amandiers (d'après la Mischna), des buissons aussi (Lettre Jér.71). «Abstraction faite des fruits savoureux des tropiques que la magnifique plaine de Jéricho fournissait jadis, le pays donne encore les fruits d'autrefois, mais en moindre proportion: on y cueille les raisins, les figues, les olives, les dattes, les grenades, les oranges, les citrons, les bananes, les melons, les mûres, les prunes, les pêches, les abricots, les noix, les amandes, les pistaches, les caroubes, les pommes, les poires, etc.» (ouvr. cit., p. 101).

Le jardin potager (De 11:10,1Ro 21:2) contenait surtout des légumes: herbes amères (voir Herbe, parag. I), moutarde (Lu13:19), etc. Les Juifs pratiquaient la culture des ceps étrangers (Esa 17:10, Targum sur Ec 2:5 et suivant) et sans doute la greffe (Ro 11:17). Il était défendu par la Loi de mélanger les espèces (Le 19:19,De 22:9,11); la Mischna ordonne même la construction de petits murs pour éviter ce mélange. Évidemment le voisinage de l'eau était très important pour l'établissement d'un jardin (En-Gannim ou Djenîn =la fontaine des jardins, Ca 4:15).

C'est même le trait qui distingue le jardin proprement dit, du champ, de la vigne ou de l'olivette. Un jardin bien arrosé, un arbre près des eaux courantes désignent la fertilité et la prospérité matérielle (Esa 58:11,Jer 17:8 31:12). Ceux qui abandonnent l'Éternel sont comme des jardins sans eau (Esa 1:30).

Du torrent voisin ou de la citerne, des conduits amènent l'eau dans des canaux d'irrigation (Ps 1:3,Ec 2:5 et suivant, Sir 24:31). L'arrosage avec le pied, dont il est question dans De 11:10, désigne soit une roue que l'on faisait ainsi fonctionner pour faire monter l'eau, soit plutôt l'arrangement de la terre avec le pied pour diriger l'eau d'une rigole dans l'autre..Des (cf. Pr 21:1) pressoirs d'huile étaient souv, construits dans ces jardins ou aux environs; la Mischna parle de ceux de Jérusalem: celui de Gethsémané, sur les pentes du mont des Oliviers, nous est le plus connu.

Des tombes étaient creusées dans le roc entre les arbres (2Ro 21:18; tombeau du Christ: Jn 19:41). L'existence d'un jardinier dans la propriété de Joseph d'Arimatee, au printemps (Jn 20:15), semble indiquer un jardin proprement dit. Les jardins de Jérico, les orangers de Jaffa et de Sidon, les vergers de Damas étaient célèbres; Plin nous parle de la prospérité de ceux de Syrie sous la domination romaine. Sous la royauté, au temps de la décadence, les jardins devinrent des lieux d'idolâtrie (Esa 1:29 65:3 66:17).

Les rois et les nobles avaient des maisons de campagne entourées de jardins (2Ro 9:27, Vers. Syn.: parc; jardin du palais, d'Uzza, 2Ro 21:18-26; de Cyrus, Ne 2:8; d'Assuérus, Est 1:5 7:7;voir Jardin du roi), où ils donnaient des fêtes

(Ca 5:1). Le jardin évoque l'idée de communion avec Dieu, (Éden, Ge 2:8, Eze 28:13 31:8 et suivant) de prospérité (Eze 36:35, Joe 2:3), de joie (Esa 51:3), de bienfaisance (Sir 40:17), et de champ d'action du Royaume de Dieu (Lu 13:19). On a souvent remarqué le contraste entre la chute du premier Adam dans le jardin d'Éden et l'agonie du second Adam dans le jardin de Gethsémani, puis la victoire du Ressuscité dans le jardin de Joseph d'Arimatee.

Enfin le jardin est devenu le symbole du Ciel dans les trois grandes religions monothéistes: le Gân-Éden (=Jardin d'Éden) des Juifs, Vil-l'iGannat (=le Jardin) des musulmans, le Paradis (perse fardés =Jardin) des chrétiens.

ARBRE

Le mot *êts* est un des substantifs qu'on rencontre le plus souvent dans l'A.T.; il y a surtout le sens de bois, toutefois dans une centaine de passages il a celui d'arbre.

On peut relever les points suivants relatifs à l'arbre.

--La fécondité de l'arbre fruitier dépend de Dieu, (Le 26:4,20) mais les guerres lui étaient néfastes. (De 20:20,2Ro 3:19,Jer 6:6)

--Sept fois l'arbre sert de potence (Ge 40:19,De 21:22,23 Jos 8:29 10:26,27 Est 2:23) où la désignation de la croix du Seigneur par le mot poét. «le bois»; (Ac 5:30 10:39 13:29,Ga 3:13,1Pi 2:24)

les Pères de l'Église aimaient à opposer le premier arbre, dont le fruit introduisit la mort dans le monde (Ge 3), et le deuxième, dont les feuilles sont pour la guérison des nations (Ap 22:2).

--Quatorze fois il est question d'arbres verdoyants, verts, touffus ; (De 12:2 16:21,Esa 57:5,Jer 2:20 3:6-13 17 2,8,Eze 6:13 20:28,1Ro 14:23,2Ro 16:4 17:10,2Ch 28:4) il s'agit alors des sacrifices que les Israélites, à l'imitation des idolâtres, offraient sur les hauts-lieux, hauteurs où une irrigation souterraine abondante favorisait le développement d'une riche végétation arborescente. Au désert l'arbre ne prospérait qu'aux oasis; il fut donc associé aux sources bienfaisantes dans la religion sémitique primitive, et le culte de l'arbre sacré se perpétua longtemps (cf. Ge 12:6 13:18 21:33, Jug 9:37, 1Sa 14:2 31:13, 2Sa 5:24, etc.). Voir HAUT-LIEU.

L'arbre est une image de force, de longévité, d'arrogance, quelques fois suivie d'une chute soudaine (Esa 2:13 10:33 65:22,Eze 17:22 31:3 et suivants, Job 19:10, etc.); on connaît la fable des arbres cherchant un roi (Jug 9:8-15). Pour les arbres du jardin d'Éden (Ge 2, Ge 3), voir CHUTE.

Ailleurs, quatre fois il est parlé d'un arbre de vie (Pr 3:18 11:30 13:12 15:4); les commentateurs supposent qu'il faut interpréter comme suit ces passages: «La sagesse est une source de longue vie pour ceux qui la saisissent»; «l'oeuvre du juste est une source de longue vie»; «le souhait accompli est une source de paix»; «une langue qui apaise est une source de paix». Le terme arbre de vie se rattache peut-être par allusion à l'arbre de vie du jardin d'Éden (Ge 2:9), mais ici la longévité promise au sage est due à une qualité de l'esprit et du coeur. D'ailleurs le juste est souvent comparé à un bon arbre fruitier.

--Voir (Jer 17:8,Ps 1:3,Mt 3:10 7:17 12:33). Ch.-Ed. M.

FORÊT

Il est fait mention de la forêt (iaar, khôrêch) plus de cinquante fois dans l'A.T. On y voit le cèdre, le rouvre, le chêne, le pin, le genévrier, la vigne, etc.; les bêtes sauvages y rôdent la nuit; le lion y fait entendre son rugissement, le sanglier la dévaste, des ours en font leur demeure; parfois le feu embrase ses taillis et les dévore: c'est un terrible désastre (Esa 9:17 10:17-19, Jas 3:5); de leur côté, les hommes la défrichent, abattent ses arbres, taillent avec le fer ses épais fourrés, y coupent du bois; lorsque le vent agite ses arbres, c'est comme un chant, comme un frémissement et des cris de joie.

La Palestine était certainement plus boisée autrefois qu'aujourd'hui; il reste encore des régions forestières en haute Galilée, en Transjordanie, sur le Thabor et le Carmel. Sont nommées: celle du désert de Ziph (hébreu khôrêch, peut-être nom pr.), où se retira David fuyant Saül (1Sa 23:15), et celle d'Éphraïm, en Galaad (2Sa 18:6), ainsi appelée peut-être à cause de la défaite des Éphraïmites par Jephthé (Jug 12:1-6). Voir Arbre, Jaar. Ch.-Ed. M.

ARBRISSEAUX, ARBUSTES

1. siakh. C'est le terme le plus général; il est mentionné à propos de la Création (Ge 2:5); c'est sous l'un des sikhim qu'Agar laisse son fils lorsqu'elle s'éloigne pour ne pas le voir mourir (Ge 21:15); Job (Job 30:4,7) montre les jeunes gens qui le raillent, vagabonds parmi les buissons.



2. rôtem. On y voit généralement **un genêt**, le *genista roetam* Forsk., retam des Arabes, fam. Des Légumineuses, arbuste des régions sèches, à petites fleurs blanches ou jaunes, abondant en Egypte, au désert du Sinäi, près de Pétra, autour de la mer Morte et dans les ravins conduisant au Jourdain. C'est la plus apparente des plantes désertiques, souvent la seule pouvant fournir un peu d'ombre (cf. Élie, 1Ro 19:4) ou servir à faire du feu (Ps 120:4); ceux qui se nourrissent de sa racine sont bien misérables! (Job 30:1) La souche ligneuse, l'estiges nombreuses et pauvres en feuilles forment des buissons épais qui atteignent jusqu'à 3-4 m. de haut.



3. hadas, hadassîtn (Za 1: 8,10 et suivant). Cet arbrisseau figure avec les rameaux d'olivier cultivé et d'olivier sauvage, de palmier, d'arbres touffus que Ne 8:1 commande d'apporter pour la fête des Tabernacles. L'Éternel promet à son peuple de mettre dans le désert le cèdre, l'acacia, le hadas et l'olivier (Esa 41:19 55:13). On est d'accord pour y voir le **myrtus communis** L., fam. des Myrtacées, élégant arbrisseau de l'Orient et du Midi de l'Europe, à feuilles opposées presque sessiles, assez petites, ovales-lancéolées, très entières, lisses, d'un vert foncé, persistantes, parsemées de glandes qui sécrètent une huile odorante. Les fleurs sont blanches, parfumées, solitaires aux aisselles des feuilles. Les fruits sont de petites baies d'un bleu noirâtre, aromatiques. Les anciens décoraient de cette plante ornementale et odoriférante leurs maisons en fête, en tressaient des couronnes aux héros et l'offraient à Vénus.



4. teachchoûr (Esa 41:19). Les versions modernes suivent ordinairement la Vulg, qui y voit le **buis**, de la fam. Des Buxacées, genre *buxus*. Le *b. sempervirens* L., en Asie Mineure, peut atteindre en moyenne 6 m. de haut et son tronc 40 cm. de diam.; habite surtout les parties montagneuses de la région méditerr., prospère sur le Liban (cf. Esa 60:13); pousse en grandes quantités dans l'île de Chypre (=Kittim; cf. Eze 27:6). Arbuste rameux, à feuilles opposées brièvement pétiolées, entières, coriaces. Les fleurs, monoïques, sont réunies en petites grappes denses, sessiles ou brièvement pédonculées aux aisselles des feuilles, jaunâtres. Le fruit est une cupule ovoïde surmontée de trois. styles

persistants, fendus, bicornus; les graines sont noires et luisantes. Toute la plante est rendue vénéneuse par un alcaloïde spécial, la buxine, qui abonde surtout dans les graines. Damas travaille le bois pour usages artistiques ou domestiques (comp. Tous les travaux des Tyriens, d'après Eze 27:18). Toutefois, bien des auteurs pensent aujourd'hui que le teachchoûr est plutôt une variété de cèdre ou de cyprès libanais, peut-être le cupressus sempervirens, très connu par les Arabes sous le nom de cherbîn



5. Le côfer, auquel la Sulamite compare son bien-aimé, tandis que celui-ci la représente comme un bosquet où le côfey pousse avec le nard, semble être l'alhenna, le **henné** des Arabes, lawsonia inermis L., fam. des Lythracées. C'est un arbuste très gracieux, à feuilles très entières, opposées, oblongues, vert pâle, à fleurs blanches, en panicules, très odorantes, qui devient épineux avec l'âge. Les Orientales se teignent les ongles, les cheveux et les paupières, depuis la plus haute antiquité, et les Musulmans la barbe, avec les feuilles desséchées du côfer réduites en poudre (voir Antimoine, Fard). Cramp.

conserve la trad. des LXX: cypre (la fleur de Chypre); mais le «troène» de nos versions modernes, quoique arbrisseau à fleurs en grappes odorantes, n'a rien de commun avec l'alhenna.



6. L' 'abiyônâh est déjà identifié avec la câpre par LXX et Vulgate Ce condiment digestif ou aphrodisiaque (Ec 12:7) est le bouton à fleurs, encore fermé, **du câprier**, capparidaceae spinosa L., confit dans le vinaigre, qui le rend propre à l'alimentation. Le câprier, fam. des Capparidacées, est un arbrisseau à feuilles alternes, arrondies, entières, accompagnées à la base de deux stipules épineuses. Les fleurs, solitaires aux aisselles des feuilles, sont remarquables par leurs quatre grands pétales blancs, leurs nombreuses étamines grêles à anthères violettes, leur ovaire longuement pédicule. Le câprier est connu dans notre Midi;

en Orient, il croît vigoureusement par places, en terrain sec ou sur les murailles. Il est fort peu probable que ce fût l'hysope de la Bible. C'est une des nombreuses plantes épineuses qu'on a supposées avoir pu servir pour confectionner la couronne d'épines du Seigneur.



7. malloûakh. «Ils cueillent le malloûakh près des buissons», dit Job (Job 30:4). Le terme hébr., dérivé du mot mélakh =sel, désigne une plante des terrains salés. On suppose que c'est l'atriplex halimus L., **l'arroche pourpier de mer**, de la fam. des Chénopodiacées; arbrisseau des sables maritimes, précieux pour les plantations dans les dunes. Une espèce, Va. hortensis, bonne-dame, chou d'amour, donne un légume semblable à l'épinard. Ch.-Ed. M. et Jn L.

BUISSON ARDENT

Célèbre vision de Moïse en Horeb (Ex 3:1 et suivants).

Les LXX appellent cet arbrisseau batos =plante épineuse, et la Vulg, l'appelle rubus =ronce; mais ce genre ne pousse pas sous le climat du Sinaï. On a pensé aussi, mais sans preuve, à quelque arbrisseau de la tribu des acacias, comme il s'en trouve encore dans la presqu'île du Sinaï. Il s'agit sans doute d'un buisson sacré: la Palestine et l'Arabie en comptaient un assez grand nombre. Son nom hébreu (senè) pourrait avoir quelque rapport avec celui du Sinaï : dans les deux cas, le Dieu vivant manifeste sa présence par des phénomènes lumineux naturels ou surnaturels que certains savants rapprochent d'apparitions analogues dans les religions orientales (W.R. Smith, Relig. Senu, ch. V).

Le magnifique symbolisme du buisson ardent, c-à-d. brûlant, mais qui brûle sans se consumer, a inspiré beaucoup d'artistes et d'auteurs. Cet emblème annonçait à Moïse la résistance du peuple de JHVH, malgré sa fragilité, à la fournaise de la persécution; il a été appliqué depuis à l'Église chrétienne et plus particulièrement aux Eglises de la Réforme française, qui, au Synode de 1559, le placèrent sur leur sceau, entouré de la devise: Flagror, non

consumor = je brûle, mais je ne me consume pas; l'Église presbytérienne d'Ecosse a adopté le même sujet avec la devise imitée de Ex 3:3: Nec tamen consumebatur = et cependant il ne se consumait pas.

L'importance capitale de cette vocation de Moïse, où Jéhovah se révèle comme le Dieu de la vie (voir Dieu, les noms de I, 4), ne ressort pas seulement du chap. de l'Exode, elle est encore soulignée dans les passages qui, plus tard, rappellèrent cette scène décisive: le Dieu qui bénira la terre de Joseph est «Celui qui apparut dans le buisson» (De 33:16); Etienne insiste sur l'appel de Dieu à Moïse le libérateur et distingue l'aide de «l'ange apparu dans la flamme du buisson» (Ac 7:30,35). et Jésus lui-même, harcelé par les Sadducéens incrédules, leur avait fermé la bouche avec une proclamation sans réplique de la résurrection, au nom du «Dieu des vivants», en s'appuyant sur le «récit du buisson» (Mr 12:26 et suivants, Lu 20:37 et suivants). Pour les buissons en général, voir Arbrisseaux et Épinettes Jn L.

HYSOPE



(hébreu ézob, grec hussâpos). Plante qui pouvait se mettre en bouquet (Ex 12:22), pour servir aux aspersion rituelles d'eau ou de sang destinées à diverses purifications légales (Le 14:4-7,49-52, No 19:6,18, Heb 9:19), et devenue symbole de la purification (Ps 51:9). Elle est citée dans 1Ro 4:33 comme poussant dans les murailles, et mise en contraste avec le cèdre du Liban: deux extrêmes entre lesquels se placent arbres, arbustes et arbrisseaux. Mais la traduction courante de Jn 19:29, mentionnant une «canne» ou «tige» d'hysope assez forte pour porter une éponge imbibée de vinaigre, se concilie difficilement avec la description de tous les autres passages; le texte dit seulement: «Ayant fixé l'éponge à une hysope, ils l'approchèrent de sa bouche», et les parallèles (Mr 15:36, Mt 27:48) parlent d'un «roseau», qui ne pouvait provenir d'une plante à

bouquets; il est donc permis de supposer que l'éponge de vinaigre fut fixée à l'extrémité du roseau, mais enveloppée dans le bouquet d'hysope, le rôle de celle-ci devant être en tout cas d'aromatiser le vinaigre.

Il semble en effet fort probable qu'il s'agit d'une des labiées aromatiques abondantes en Palestine, et peut-être plus spécialement d'un origan voisin de la marjolaine, *origanum maru* L., plante de la région méditerranéenne; il se peut d'ailleurs que le terme d'hysope désignât pour les anciens non une seule espèce mais un certain nombre de plantes voisines, labiées des genres origan, thym, menthe, sauge, romarin, d'où l'on tire aujourd'hui des essences antiseptiques (thymol, menthol, etc.); l'hysope de nos pays (*hyssopus officinalis* L.) appartient à cette famille et croît aussi en Palestine; c'est un sous-arbrisseau odorant, à feuilles linéaires lancéolées, à fleurs blanches, bleues, rosées, aimant les lieux arides, et un aromatique amer entrant dans la fabrication de la chartreuse, de l'eau de mélisse des carmes, etc.

Une détermination moins probable, inspirée par la ressemblance, d'ailleurs contestée, entre l'hébreu ézob et l'arabe asaf, a fait penser au câprier (*capparis spinosa* L.), très commun sur les routes et les murs en certains points d'Orient, p. ex. à Jérusalem, mais dont les tiges garnies d'aiguillons ne se prêteraient guère aux aspersion (voir Arbrisseaux, 6). D'autres proposent: *phytolacca decandra* L. (fam. des Phytolaccacées); un voisin du *teucrium Polium* L., le djaili des bédouins (fam. des Labiées); même une mousse, *bryum truncatum*, abondante sur les murs de Jérusalem. Ch.-Ed. M.

ÉPINES

Il n'existe pas moins de 18 noms de plantes épineuses ou crochues dans l'A.T., ni aujourd'hui moins de 200 espèces différentes en Palestine et Syrie. On sait que ces sortes de végétaux se développent en raison directe de la sécheresse du climat ; pendant des mois, ils constituent toute la végétation spontanée. Ils servent plus ou moins de nourriture au chameau, à la chèvre, à l'âne. On en brûle pour le chauffage, la cuisine, ou simplement pour nettoyer le terrain. Certaines espèces sont employées comme haies de défense (Pr 15:19, Sir 28:24; voir Haie). Mais il n'en est qu'une seule dont on puisse avec quelque certitude donner le nom scientifique.



1. C'est le tsèèlîm (Job 40:16-17), sous lequel couche le béhémoth (voir ce mot; peut-être l'hippopotame du Nil), et qui le couvre de son ombre. C'est un jujubier, **zizyphus lotus** Desf., fam. des Rhamnaceae, arbuste à stipules épineuses, du N. de l'Afrique, qu'on trouve aujourd'hui à l'état sauvage dans les localités arides depuis l'Égypte jusqu'au Maroc, dans le midi de l'Espagne et même en Sicile. Ce lotus produit une baie de la grosseur d'une petite cerise, fade ou médiocrement sucrée, qui formait, s'il faut en croire l'Odyssée et Hérodote, la nourriture des Loto-pliers de la côte de Libye. Voir Lotus.

Pour les autres espèces, on ne peut faire que de vagues conjectures.

2. qôts (Ge 3:18, Ex 22:6, Jug 8:7, 16, 2Sa 23:6, Ps 118:12, Esa 32:13 33:12, Jer 4:3 12:13, Eze 28:24, Os 10:8). Une des conséquences de la faute d'Adam fut la production par le sol de qôts et de dardar. C'est une plante qu'on ne peut prendre avec la main, qu'on consume sur place et qui parfois met le feu aux gerbes de blé voisines; dont la présence indique un pays désolé et dévasté, où elle envahit les autels des hauts-lieux, et qu'il faut extirper du champ où l'on veut faire des semailles. Tout ce qu'on peut déduire de ces données, c'est que le mot qôts servait à désigner une sorte de buisson épineux.

3. dardar (Ge 3:18, Os 10:8). Cette plante, dont le nom accompagne celui de qôts, a été identifiée par plusieurs versions avec le chardon.

4. châmîr (Esa 5:6 7:23-25 9:17 27:4 33:12). Semble désigner d'une manière générale tout buisson épineux; Vers. Syn.: ronces.

5. chaît. Accompagne le précédé, dans les passages d'Ésaïe; Vers. Syn.: épines.

6. khôakh (1Sa 13:6, 2Ro 14:9, 2Ch 25:18, Job 31:40 41:6, Vers. Syn.: dard, Pr 26:9, Ca 2:2, Esa 34:13, Os 9:6).

On peut déduire de ces passages que le khôakh formait – des buissons dans lesquels une troupe armée pouvait se cacher; que c'était une plante à épines crochues; qu'on l'opposait volontiers, dans les comparaisons, comme végétal sans beauté, aux plantes belles et utiles; que sa présence dans une région était regardée comme une marque de ruine et de désolation. On a proposé de l'identifier avec le chardon, la bardane, le tribule terrestre, le paliure piquant ou épine du Christ, la ronce.

7. sîr, sîrîm (Am 4:2, Esa 34:13). «Le rire de l'insensé ressemble au pétilllement des sîrîm sous la chaudière» (Ec 7:6). L'Éternel châtie Israël et lui barrera le chemin en le couvrant de sîrîm (Os 2:6). «Quand vous seriez enlacés comme des sîrîm, dit l'Éternel à Ninive, et tout trempés de votre vin, vous seriez consumés comme une paille entièrement desséchée» (Na 1:10). On peut supposer que le sîr est un arbrisseau épineux des régions désertiques.

8. sillôn. «Il n'y aura plus, pour la maison d'Israël, ni sillon piquant, ni qôts douloureux» (Eze 28:24).

9. sék. «Si vous ne chassez pas devant vous les habitants du pays, ceux d'entre eux que vous aurez laissés de reste seront comme des sikkîm dans vos yeux» (No 33:55).

10. tsininîm. «...et des tsininîm dans vos côtés» (No 33:55). «Si vous vous mêlez avec ces nations, elles seront des tsininîm dans vos yeux» (Jos 23:13).

11. barqânîm. Dans son discours aux gens de Succoth, Gédéon menace de les fouetter avec des qôtsim du désert et avec des barqânîm, supplice qu'il fit subir aux anciens de la ville après sa victoire (Jug 8:7-16). Certains auteurs ont voulu y voir non une plante épineuse, mais un traîneau à battre le blé, garni par-dessous de pierres aiguës.

12. khédèq. «La voie du paresseux est comme une haie de khédèq » (Pr 15:19).

13. sirpad. «A la place du sirpad croîtra le myrte» (Esa 55:13).

14. khâroûl. «Exténués par la disette et par la faim..., ils s'étendent pêle-mêle sous le khâroûl» (Job 30:7, Vers. Syn.: broussailles). Dans le champ et la vigne du paresseux et de l'insensé, «les khâroûlîm en couvraient la surface» (Pr 24:31, Vers. Syn.: ronces). Moab et Ammon seront comme Sodome et Gomorrhe, «un lieu couvert de khdroûl» (Sop 2:9, V S.: orties).

15. naatsoûts. Les mouches d'Egypte et les abeilles d'Assur «se poseront sur tous les naalsoûtsîm». «Là où croissait le naatsoûts s'élèvera le cyprès» (Esa 7:19 55:13, V S.: buisson).

16. qimmôch. Dans les palais d'Édom «croîtront les sîrîm, ainsi que le qimmôch et khôakh dans ses forteresses». «Leurs plus précieux objets d'argent deviendront la proie du qimmôch» (Esa 34:13, Os 9:6, V S.: orties).

17. msoûcâ. «Le plus intègre est pire qu'un, msoûcâ-n (Mic 7:4, V S.: haie d'épines).

18. âtâd. «Tous les arbres dirent à Vâtâd: Viens, toi, règne sur nous.» «Avant que vos chaudières aient senti le feu de Vâtâd..., que le tourbillon l'emporte» (Jug 9:14 et suivant, Ps 58:10, V S.: épine).

19. akantha (Mr 4:7 18 et parallèle, Mt 7:16 parallèle Lu 6:44, Jn 19:2, Heb 6:8). Terme grec encore plus générique que les noms hébr., et applicable à toutes plantes et arbrisseaux munis d'épines ou d'aiguillons. Jésus en fait l'image des soucis et convoitises qui étouffent le bon grain de la Parole, et les cite comme végétaux improductifs opposés aux arbustes ou arbres fruitiers. Parmi les genres aujourd'hui les plus communs, on remarque surtout des acacias, astragales, ronces, pimprenelles, panicauts, morelles, nerpruns, etc. C'est ce dernier (grec rhamnos) qui est cité dans Lettre de Jérémie 71 (Apocr.: buisson). Il faut y ajouter les nombreuses espèces du suivant.

20. tribolos (Mt 7:16, Heb 6:8). Ce sont les divers chardons (probablement les mots hébreux khôakh et dardar), surtout des carduus proprement dits et des centaurées, cousinies, carthames, scolymes, etc. Les épines tiennent donc une grande place dans le symbolisme biblique. Ainsi, Sir 43:19 compare poétiquement le givre à des pointes d'épines. Mais, d'une manière générale, elles représentent les conséquences du péché, opposées aux «fruits», et les souffrances qui en découlent (Ge 3:18, No 33:35, Pr 22:5 etc.). Voir Aiguillon. D'où la grandeur de l'emblème de la couronne d'épines imposée à Jésus par les soldats de Pilate (Mr 15:17, Mt 27:29, Jn 19:2,5), par dérision contre le prétendu Roi des Juifs et contre ses prétendus sujets. (Pline l'Ancien avait défini la couronne d'épines «la plus méprisable des couronnes»). Quelle qu'ait été la plante flexible qu'ils avaient sous la main pour en tresser hâtivement les rameaux épineux (le câprier? [voir Câpre]; un rhamnusî le nubka arabe? le paliure, ou le jujubier épine du Christ? etc.), les épines dont l'inimitié du monde a meurtri le front du Seigneur représentent bien le péché de l'humanité, maudit dès le jardin d'Éden dans les épines et les chardons (Ge 3:18); mais de la dérision ennemie Dieu a fait une proclamation de gloire: de même qu'une victime menée au sacrifice sous une guirlande de fleurs, Jésus marque sous l'insulte humiliante sa royauté de patience et d'amour, et les chrétiens «le voient, à cause de la mort qu'il a soufferte, couronné de gloire et d'honneur». -- Voir (Heb 2:9) Dalman, Itin., p. 321SS. Ch.-Ed. M. et Jn L.

VIGNE



I Extension géographique. La vigne paraît être originaire d'Asie. Elle a pour berceau supposé les bords de la mer Caspienne, entre l'Ararat, le Taurus et le Caucase; on y trouve encore, ainsi qu'en Arabie Heureuse, la vigne sauvage en pleine exubérance.

Par l'aspect de la vigne en France, on ne se fait guère d'idée des dimensions qu'elle peut atteindre en pays chaud. Pline disait par hyperbole que les pampres croissent sans fin. L'escalier qui montait aux combles du temple de Diane à Éphèse était d'un seul cep de vigne provenant de Chypre; les colonnes du temple de Junon à Métaponte étaient en bois de vigne; une grande statue de Jupiter à Populonia était taillée dans un seul tronc de ce végétal (Ed. Grimard).

La viticulture a partout accompagné la civilisation. Les Phéniciens en dotèrent tous les rivages méditerranéens. Déjà vers la fondation de Rome (753 av. J-C). elle apparaît en Italie; le roi Numa permet aux prêtres les libations de vin dans les sacrifices. Les Gaulois convoitent plus tard les vignobles d'Italie; certains guerriers, comme moyen de propagande pour cette conquête, se contentaient d'envoyer des vases de vin à ceux qu'ils espéraient engager dans leurs troupes (comp, notre expression familière: un pot-de-vin). Quand Jules César envahit la Gaule, il trouva la vigne importée dans le Midi: les environs de Marseille et de Narbonne étaient couverts de vignobles magnifiques. Au IV^e et suivant., la vigne s'étend jusque dans l'Armorique et environne Lutèce. L'empereur Dioclétien, la déclarant ennemie du blé, en avait décrété l'extirpation totale; partout arrachée, elle fut bientôt replantée par les légions de Probus.

II Description botanique. La vigne appartient à la fam. des Vitacées (ou Ampélidées), genre vitis (28 espèces), espèce v, vinifera L. Tout le monde connaît cet arbrisseau: tige noueuse, tortueuse (cep, ou souche), dont l'écorce grisâtre ou rougeâtre, crevassée, se détache par filaments; rameaux alternes, noueux et flexueux (sarments) ; larges feuilles alternes, longuement pétiolées, échancrées en coeur à la base, palmées en 5 lobes sinueux et dentés, vert foncé et lisses en dessus, blanchâtres et duveteuses en dessous (pampres) ; opposés à certaines feuilles sont des appendices (vrilles), grappes avortées, devenues organes de préhension, ramifiées et tordues en tous sens, et s'accrochant aux appuis voisins, tuteurs, échelas, arbres, pans de murs; fleurs petites et verdâtres donc peu apparentes, odorantes, (cf. Ca 2:13 6:11 7:13) groupées en grappes composées, très denses, opposées aux feuilles, d'abord dressées puis pendantes; fruits en baies colorées, noirs, violets, blanchâtres ou jaunes, renfermant un petit nombre de graines (pépins)

III Vocabulaire biblique. La vigne est désignée dans la Bible par l'hébreu gèfèn (54 fois) et le grec ampélos ; le vignoble cultivé, par l'hébreu kèreni (87 fois) et le grec ampélôn. Nos termes de cep ou souche paraissent correspondre à l'hébreu zmôrâh (Esa 17:10) et soûr (Jer 2:21); celui de sarment, à sârîghv (Ge 40:10,12,Joe 1:7), et celui de grappe, à echkôl (De 32:32,Esa 65:8,Mic 7:1), appellation qui est devenue nom propre, Escol (voir ce mot), près d'Hébron (No 11:23 et suivant).

Le nom du raisin est énâb (Ge 49:11,Le 25:5,No 13:20 23,Ne 13:15,Os 3:1 9:10,Am 9:13); le raisin sauvage, beouchim (Esa 5:2,4). La feuille, âlèh, n'est mentionnée que dans Esa 34:4,Jer 8:13, à propos de sa chute quand elle est flétrie (voir pourtant Sir 24:17).

Le sôrèq (Ge 49:11,Esa 5:2,Jer 2:21), qui a donné son nom à la vallée de Sorek (voir ce mot), était un cru supérieur, qui devait avoir des raisins rouges: son nom dérive d'une racine désignant cette couleur; on l'appelle aujourd'hui au Maroc serki

La «vigne de Sodome», à «raisins vénéneux» (De 32:32), n'est sans doute qu'une expression péjorative; s'il fallait y voir une certaine plante, ce serait probablement la coloquinte (voir **Concombre**, 3).

La désignation kèrem. (vignoble) implique une certaine idée de noblesse qui apparaît nettement dans le nom du Carmel (voir ce mot), traduit parfois comme un nom commun (karmel =vigne de Dieu), synonyme de jardin ou verger

(Esa 32:15), et qui désigne comme nom propre la chaîne de montagnes célèbre par ses vignobles, entre Asser et Issacar. De kèrem on a tiré kôrem (vigneron).

Vendanger se dit bâtsar, d'où bôtser-- vendangeur. Celui qui foule à la cuve est le dôrek-anâbim (écraseur de grappes); la Bible nous a conservé le cri rythmant son travail.(hédâd, Esa 16:9,Jer 48:33; trad. Reuss, hourrah!)

IV Législation. Les articles de lois relatifs aux vignobles témoignent de leur importance dans la vie israélite. Défenses: de mélanger des plants différents dans le même vignoble (De 22:9), de semer entre les ceps (Le 19:19), d'épuiser prématurément la vigne en y faisant la vendange avant trois ans (Le 19:23).

Dispense du service militaire pour les vigneron et pour ceux dont la vigne n'a pas encore produit (De 20:6,Jer 52:16, 1Ma 3:56); l'officier de Nébucadnetsar observe cette règle à l'égard des Jérusalémites (2Ro 25:13).

Repos de la vigne pendant les années sabbatiques et jubilaires. (Ex 23:11,Le 25:3)

Dédommagement dû pour les dégâts occasionnés par les animaux dans les vignes (Ex 22:5).

Obligation de laisser aux pauvres de quoi grappiller après la vendange (De 24:21,Le 19:10).

Droit pour le voyageur de manger du raisin en passant (De 23:24). Job 24:6,11 dénonce parmi les infamies qu'ont à subir les indigents le fait qu'ils ne peuvent vivre que de grappillage et qu'ils souffrent de la soif tout en foulant au pressoir (comp, l'interdiction de museler le boeuf foulant le grain sur l'aire, De 25:4).

V Dans la vie palestinienne. Avec le figuier et l'olivier, la vigne constitue la trilogie des produits palestiniens par excellence, choisie comme type des arbres à bon fruit dans la fable des arbres à la recherche d'un roi (Jug 9:8).

Comme le figuier et l'olivier, la vigne apparaît dès les premières pages de la Bible: après le déluge, Noé en commence la culture, (Ge 9:20 et suivants) Abraham la trouve en Canaan (Ge 14:18). Joseph la trouve en Egypte (Ge 40:9,Ps 78:47), les Hébreux la retrouvent en Canaan, et superbe: la fabuleuse grappe que les explorateurs cueillirent à Escol (=grappe) et qu'ils rapportèrent suspendue à une perche (No 13:23).

Des endroits seront aussi appelés Beth-Kérem [=lieu de vignobles], Abel-Kéramim [=prairie de vignobles] (Jer 6:1,Jug 11:33).

Sans atteindre les dimensions exceptionnelles indiquées plus haut, la vigne trouva en Palestine des conditions particulièrement favorables: (De 8:7 et suivant) soleil chaud, nuits de rosée. Elle poussait couramment en haute treille; d'où l'expression: «sous sa vigne et sous son figuier» (1Ro 4:25,Mic 4:4,Za 3:10, 1Ma 14:12).

Les terres pierreuses ensoleillées des coteaux palestiniens, impropres aux céréales, permettaient aux grappes vermeilles d'acquérir toutes leurs qualités. Dans Esa 16:8-10 et Jer 48:32, le vignoble de Juda est poétiquement représenté comme traversant la mer Morte pour se propager dans les vignobles de Pérée. L'Assyrie prétend rivaliser avec Juda comme pays de blé et de vignes. (Esa 36:16 et suivant)

Toute la vendange n'était pas destinée à la fabrication du vin (voir ce mot) et des boissons analogues; on consommait aussi le raisin sur pied (De 23:21). Ce texte fait allusion au grappillage, qui était autorisé. (cf. Jer 6:9, Sir 33:16)

On mangeait des raisins frais, mais aussi des raisins secs (No 6:3); autrefois comme aujourd'hui, ceux-ci étaient préparés en grandes quantités; à cet effet, on plongeait les grappes dans une solution de potasse avant de les faire sécher; on en faisait des gâteaux (1Sa 25:18 30:12,2Sa 16:1,1Ch 12:40). De tels gâteaux de raisins pressés, ou de raisins secs, furent parfois des offrandes dans certains cultes idolâtres (Os 3:1, cf. Jer 7:18 44:19).

Malgré le climat propice, une vigne non entretenue aurait été envahie par les chardons (Pr 24:30 s). mais quelques travaux peu compliqués suffisaient à cet entretien; (cf. Le 25:3 et suivant) elle se propageait facilement; semis, marcottage, bouture, greffe, tout réussissait, avec des précautions élémentaires. Il ne semble pas qu'on eût déjà à combattre des maladies de la vigne, alors que l'on connaissait des maladies des céréales (voir Nielle).

Les soins tout particuliers qu'on pouvait apporter aux vignobles sont énumérés dans le cantique d'Ésaïe (Esa 5:1,6) et résumés dans la parabole des vigneron (Mr 12:1 et parallèle). Par précaution contre les voleurs ou les animaux (Ca 2:15,Ps 80:14), vignes et vergers étaient entourés de haies (Esa 5:2) ou de murs (Pr 24:31) et munis de postes de surveillance (Esa 1:8), en branchages provisoires (voir Cabane, et fig. 50), ou construits en pierres sèches (voir Tour, et fig. 286); des gardiens s'y tenaient quand les fruits étaient mûrs.

La tour est un endroit élevé, dit la Mischna, où se tient le vigneron pour surveiller sa vigne (Mt 21:33). David avait un intendant pour les vignes royales, et un autre pour ses provisions de vin. (1Ch 27:27)

La fête des Tabernacles, qui marquait la fin de toutes les récoltes, était célébrée en automne, précisément à l'époque de la vendange; les vignes retentissaient alors de chants et de cris de joie (Jug 9:27,Esa 16:10 27:2,Jer 25:30 48:33). Le pressoir était toujours dans le verger; il était formé d'une cuve en pierre, où l'on jetait les grappes, qui étaient foulées aux pieds par les vendangeurs; (Esa 63:2,Joe 3:13) au fond, une ouverture grillée laissait passer le vin dans un réservoir creusé dans la terre et maçonné ou taillé dans le roc.

Les nombreux pressoirs taillés en plein roc, qui subsistent encore aujourd'hui en Palestine, attestent l'importance de la culture de la vigne chez les Israélites. Voir descriptions et dessins dans Gens et choses de Pal., pp. 74-76, 94, 95.

VI Dans la littérature biblique. Son importance ressort aussi du grand nombre d'occasions où elle apparaît dans les divers livres de la Bible. Les vignes fournissent un cadre: à des épisodes, comme la lutte de Samson contre le lion (Jug 14:5), l'enlèvement des filles de Silo (Jug 21:20 et suivant), et surtout comme le mémorable scandale de l'affaire Naboth, sous Achab à Jizréel (1Ro 21); à des chants, comme ceux du Cantique des cantiques (Ca 1:6-14 7 13 8:11 et suivant, etc.); à des paraboles, comme celles des ouvriers, des deux fils, des vigneron (Mt 20:1 21:28,33), du figuier stérile (Lu 13:6 et suivants); à de frappantes images, relatives surtout à ses fruits (Mt 7:16,1Co 9:7,Jas 3:12 etc.).

L'idée des efforts inutiles est souvent exprimée sous cette forme: planter une vigne et n'en pas manger le fruit (De 28:30,39,Am 5:11,Sop 1:13 etc.); la formule inverse, positive, se trouve aussi. (De 6:11,Am 9:14,Esa 37:30 65:21 etc.)

La vigne est en général, dans le langage biblique, le symbole de la fertilité (Ps 128:3); c'est une des principales ressources du commun peuple, avec les champs (1Sa 8:14 22:7,Os 14:7,Ne 5:3,5,11,Ps 107:37 etc.).

Sa destruction est un désastre, le plus souvent interprété comme un châtement de Dieu (Os 2:12,Esa 7:23 24:7 32:10,12,Jer 8:13,Ps 105:33 etc.), par l'instrument des sauterelles (Joe 1:5-7) ou des armées ennemies (Jer 5:17,Hab 3:16 et suivant, etc.); et le retour de la faveur de l'Éternel se marquera entre autres par la reconstitution de vignes florissantes: (Os 2:15,Joe 2:22,Ag 2:19,Za 8:12,Mal 3:11 etc.) ce sera un signe de paix et de sécurité (Jer 32:13,Eze 28:26 etc.).

Véritable produit national de la Palestine, la vigne fut même placée comme emblème de la Judée sur certaines pièces de monnaie du temps des Hérodes (le palmier y paraît aussi: fig. 178, 180). Les rameaux de la vigne sont employés comme motif ornemental de quelques synagogues.

Le symbolisme scripturaire fait constamment de la vigne le type du peuple de Dieu. Il se trouve dans le chant de tristesse sur la vigne stérile (Esa 5:1,7), auquel ressemble le thème de Ps 80:9-17; voir encore Os 10:1,Esa 3:14,Jer

2:21 12:10, les allégories de Eze 15:1-6 17:5 19:10-14. Dans le tableau de Ap 14:18 et suivant, la «vigne de la terre» (comme la «moisson de la terre», v. 15) représente les ennemis du Christ, destinés à l'effroyable «vendange dans la grande cuve de la colère de Dieu»

L'enseignement de Jésus approfondit celui des prophètes. La sombre parabole des méchants vigneron, sinistre raccourci des efforts du Dieu de la révélation dans son peuple à travers les siècles, montre que la faute n'est pas imputable à la vigne, mais aux vigneron: allusion aux chefs d'Israël, dans la succession de leurs générations, au fur et à mesure des appels des envoyés de Dieu; de plus, il n'y a pas seulement refus de donner des fruits, mais association dans le crime contre le Fils (Mr 12:1,12,Mt 21:33-44,Lu 20:9,19).

En un contraste saisissant avec cette parabole,--celui de la grâce en face du péché,--le Seigneur dans le 4 e évang, décrit allégoriquement Dieu son Père comme le Vigneron, lui-même étant le véritable cep de vigne, et ses disciples fidèles étant les sarments, porteurs de fruits grâce au cep, de qui leur vient la sève (Jn 15:1,8).

VII Le vin. Le «soulagement» par lequel est interprété dans Ge 5:29 le nom de Noé (d'après l'hébreu nouakh =reposer) rappelle la malédiction du sol par Dieu (Ge 3:17 et suivants) et fait sans doute allusion à la vigne. Selon le récit de la Genèse, Noé est le premier homme qui ait cultivé la vigne et éprouvé les effets enivrants du vin (Ge 9:20 et suivant); ce récit en fait ressortir le caractère dégradant, alors que les mythologies païennes attribuent souvent le vin à une révélation divine (Dionysos, Osiris), et que les religions naturelles voient souvent dans l'ivresse une inspiration (voir Dionysos, Ivresse).

1. BOISSONS FERMENTEES. On connaît mal les anciens procédés de vinification. Le terme courant pour désigner le vin fermenté (141 fois dans l'A.T.) est yaïn: «Noé en but et s'enivra» (Ge 9:21). L'opinion que le yaïn n'était pas forcément fermenté ne se soutient pas; en fait, les anciens ignoraient le moyens d'empêcher le moût (tîrôch) de fermenter.

Les amendes pour les dégâts commis dans les vignes se payaient en yaïn (Am 2:8), et si le prophète reproche ici aux Judéens de «boire le vin des amendes dans la maison de leur Dieu», ce n'est pas le fait de boire du vin qu'il condamne, mais l'injustice des exploiters qui font la fête--et la fête religieuse!--aux dépens des pauvres durement taxés.

Le vin des prémices (bikkourim et réchith, Ex 23:19 34:26, cf. De 8:8) était du moût (tîrôch); mais à cause du climat il fermentait vite en yaïn; la preuve, c'est que les prêtres, qui ne récoltaient rien directement et n'avaient, en fait de vin, que le moût des prémices, devaient s'abstenir de yaïn et de chékar (boisson forte;voir plus loin), «afin de pouvoir distinguer entre ce qui est saint et ce qui ne l'est pas» (Le 10:9 et suivant), ce qui fait bien entendre que ces deux genres de vin étaient fermentés.

De même le vin était interdit à Rome, au flamme (prêtre) de Jupiter. Le vin consommé pendant les années sabbatiques et jubilaires ne pouvait qu'être fermenté, puisque ces années-là on ne devait pas plus vendanger que moissonner, la vigne étant alors tenue pour nazir (consacrée), et l'on devait vivre sur les récoltes des années précédentes, Dieu ayant promis qu'elles suffiraient pour trois ans. (Le 25:5,11,21)

Enfin, la couleur rouge du yaïn (Pr 23:31), --d'où la figure: le «sang des grappes», ou «des raisins» (Ge 49:11,De 32:14, cf. Sir 39:26 50:15,1Ma 6:34),-- indique formellement qu'il était fermenté, car cette couleur provient de la fermentation du moût avec la grappe.

La Bible connaît plusieurs crus célèbres: ceux de Hesbon (Esa 15:4 16:8, le «vin royal» de Est 1:7), de Sibma (Esa 16:9,Jer 48:33), d'Éléalé (Esa 16:9), du Liban (Os 14:7), d'Hébron, (Escol, No 13:23 et suivant) etc. Ésaïe, parlant de la restauration de Jérusalem, la dépeint sous l'image d'un «festin de vins vieux, pris sur la lie et clarifiés» (Esa 25:6), pratique à laquelle Jer 48:11 fait aussi allusion.

Dans Sir 9:10, une comparaison porte sur le vin nouveau, qui s'améliore en vieillissant; dans 2Ma 15:39, une autre porte sur le vin mélangé d'eau bien préférable au vin pur ou à l'eau pure.

Deux synonymes de yaïn sont plus rares: sôbè et khèmèrYaïn est le vin défini en fonction du procédé par lequel on l'obtient (fermentation du moût). Sôbè est le vin défini par ses propriétés enivrantes (de sâbâ, boire abondamment): Pr 23:20 et suivant parle des «ivrognes de vin» (sôbéé-yaïn), Na 1:10 compare les ivrognes ninivites imbibés de

boisson à des épines inextricables (sâbeâm-seboûim, sîrim-seboukim) ; ce sôbè devait être plus capiteux que le simple yain: Esa 1:22 dénonce comme falsifié un sôbè coupé d'eau, ce qui, sans doute, le faisait ressembler au yatn Le khèmèr (De 32:14, Esa 27:2; araméen, khamar, Da 5:1,4,23, Esd 6:9 7:22) désigne aussi un vin fermenté, mais probablement amer ou aromatisé par un mélange destiné à le rendre plus fort; les anciens donnaient volontiers à leurs boissons un goût de résine ou de bitume (hébreu khémâr), ce qui se pratique encore pour certains vins grecs ou italiens. En ce cas, les récipients, outres de peau de chèvre ou vases de pierre (Mr 2:22, Jn 2:6), étaient imprégnés de ce goût particulier.

La boisson forte par excellence, c'est le chékar (28 fois dans l'A.T.), avec ses synonymes mések (Ps 75:9) et mèzeg (Ca 7:3). La base en est le yain (Pr 9:2,5), auquel on mélange des aromates comme la myrrhe, ou des jus de fruits comme les dattes ou les grenades.

Les vieilles traductions rendaient chékar par «Cervoise», l'ancien nom de la bière (lat. cervisia, dérivé de Cérès, déesse des moissons) qu'Aristote nommait oinos krithinos =vin d'orge. Il se peut que la réprobation qui, dans la Bible, s'attache au chékar s'explique justement par le fait que c'était une mixture; la Loi prohibait, en général, les mélanges hétéroclites (De 22:5,9,11). Une seule fois dans l'A.T., il est question d'une libation (pour l'holocauste perpétuel) à faire avec du chékar ; (No 28:7) mais les traductions le rendent généralement par «vin» (Vers. Syn., vin pur), comme dans 28:14 où le texte dit bien yain Dans les nombreux textes où le yain et le chékar sont associés (Le 10:9, No 6:3, De 14:26, Jug 13:4,7,14, 1Sa 1:15, Pr 20:1 31:4,6, Esa 5:11,22 24:9 28:7), le parallélisme porte sur l'action enivrante de l'un et de l'autre; mais leur double mention les distingue expressément l'un de l'autre, et le chékar était évidemment à dose d'alcool beaucoup plus forte. Parmi les boissons fermentées, il faut placer aussi le vinaigre (khômets), c'est-à-dire du yain ou du chékar aigri, dont on distinguait les deux espèces: le kh. yaïn et le kh. chékar (No 6:3). On le buvait étendu d'eau, on s'en servait aussi comme condiment; voir (Ru 2:14) plus loin, parag. 5.

2. BOISSONS NON FERMENTÉES. Le tîrôch est le moût, ou jus de raisins frais (38 fois dans l'A.T.). Le parallélisme fréquent entre le blé, le tîrôch et l'huile indique assez un produit primaire: c'est la trilogie classique des produits types de la Terre promise (No 18:12, De 7:13 11:14 12:17 14:23, 2Ch 31:5 32:28, Ne 5:11 10:39 13:5, Os 2:8, Jer 31:12, Joe 1:10 2:19,24, Ag 1:11).

Le tîrôch est le jus qui coule du pressoir (verbe yârach =prendre par force, expulser), appelé une fois «pleurs du raisin». (Ex 22:29; Vers. Syn., «prémices du pressoir») C'est ce genre de vin doux que les lévites recevaient comme prémices du pressurage; il était réputé enivrant. (cf. Ac 2:13)

Un produit analogue, mentionné plus rarement, âsîs (Esa 49:26, Joe 1:5 3:18, Am 9:13, Ca 8:2), est un jus de fruits. Dans Esa 63:3,6, le sang est comparé au jus découlant des grappes; dans No 6:3, il s'agit de raisins frais (anâbim lakhim) ; dans Ne 8:10, mamethâq est traduit par les «boissons douces» (Vers. Syn.).

3. INTEMPÉRANCE ET ABSTINENCE. Il semble que ce soit surtout le royaume du Nord (donc après 950 av. J.-C.) qui ait été contaminé par le vice de l'intempérance (Am 4:1, Os 7:5, Esa 28:1, cf. Tob 4:15, Sir 9:9 31:25). Cela pourrait expliquer pourquoi la Loi, avec ses nombreuses prescriptions sur l'usage du vin, ne mentionne guère l'ivrognerie. Le seul texte qui prévoit une peine : lapidation et mort (De 21:20 et suivant), porte sur la rébellion d'un fils à l'égard de son père. Toutefois l'abus est expressément condamné, notamment chez les prophètes (Am 2:8 6:6, Esa 5:22 24:9 29:9, Hab 2:15, Joe 1:5).

Les moralistes montrent dans cet abus un défaut de sagesse (Pr 20:1 31:4, Ec 2:3-11, Sir 31:25,31), une source de pauvreté (Pr 21:17 23:21) et de débauche (Pr 23:31,33, Sir 19:2); les prophètes en dénoncent la dégradation (Esa 28:7 Os 4:11), qui porte l'homme à mépriser son Dieu (Esa 5: et suivant). Mais, d'autre part, la Bible ne craint pas de parler de la joie que procure le vin (Jug 9:13, Ps 104:15, Pr 31:6 et suivant, Eccl,9:7 10:19, Za 9:13 10:7, Sir 31:27 40:20). Voir Ivresse, Tempérance.

L'abstention du vin prescrite aux prêtres dans certaines circonstances (Le 10:8 et suivants, Eze 44:21) visait le même but que la recommandation apostolique: «Soyez sages et sobres, afin de pouvoir prier» (1Pi 4:7). Les rabbins

de l'époque apostolique estimaient qu'un homme qui a bu plus d'un quart de log de vin non mélangé d'eau, soit la valeur de six coquilles d'oeufs, ne doit pas enseigner (Talmud, Eroubin). On cite, comme exemple d'abstinence en Israël, les nazirs ou naziréens (voir ce mot).

D'après No 6 ils devaient, pendant le temps de leur vœu, s'abstenir non seulement de vin (yain et chékar) ou même de vinaigre, mais aussi bien de tout ce qui provient de la vigne, «depuis les pépins jusqu'à la peau du raisin». Ceux qui n'étaient pas naziréens à vie devaient, le temps de leur vœu achevé, apporter au temple les offrandes prescrites et le vin nécessaire aux libations; ensuite ils pouvaient boire du vin (No 6:15,20).

On connaît les cas de Samson, de Samuel. On cite aussi l'abstinence de Daniel, qui avait résolu de ne pas se souiller avec les mets de la table royale (Da 1:8); mais il s'agissait là d'éviter une idolâtrie, parce que les mets et boissons servis à table avaient été consacrés aux idoles. On trouve un cas semblable dans Jug 10:5 12:1 et suivant (comp., pour les chrétiens, le problème indiqué dans 1Co 8). Le cas le plus absolu d'abstinence est celui des Récabites (voir ce mot), dont le principe n'était cependant pas celui de la tempérance, mais celui du nomadisme (Jer 35:1,11).

4. « LE LAIT ET LE MIEL ». Le mot debâch, traduit par miel, entre autres dans la célèbre formule: «pays ruisselant de lait et de miel» (Ex 3:17 etc.), désigne quelquefois (comme l'arabe actuel dibs) un produit obtenu en chauffant et en évaporant le moût, donc un «miel de vin» correspondant à notre raisiné. On en exportait de Canaan en Egypte et à Tyr (Ge 43:11, Eze 27:17).

Il nous paraît certain que dans Ca 5:1, que l'on a parfois traduit: «Je mange mon rayon de miel (yaar) avec mon miel (debâch) » (Sg.), si le premier terme désigne le miel d'abeilles, le second doit désigner autre chose, c'est-à-dire le raisiné (la Vers. Syn. distingue ainsi: sucre et miel). D'après L. Schneller (Connais-tu..., ch. XII), ce sens de raisiné, ou moût cuit, serait celui de l'expression «pays décollant de miel», le miel d'abeilles ayant infiniment moins d'importance en Palestine, à côté du lait assuré par les pâturages, que le produit de la vigne. La bénédiction de Jacob annonce qu'en terre de Juda, la vigne sera aussi commune que les buissons et le vin aussi abondant que l'eau. (Ge 49:11 et suivant) Quand les prophètes prédisent les punitions de l'Éternel sur son peuple infidèle, ils emploient souvent l'image de vendanges déficitaires (Am 5:11, Os 9:4, Esa 16:10 24:7, 11 32:10 Mic 6:15, Sop 1:13, La 2:12, Joe 1:5 etc.).

5. DANS LE NOUVEAU TESTAMENT. Les termes grecs oïnos et sikéra correspondent à l'hébreu yaïn et chékar Le vin doux (tirôch) est appelé oïnos néos -vin nouveau (une fois, gleukos =doux; Ac 2:13).

Le vinaigre (oxos) est nommé à propos du crucifiement (Mr 15:36 et parallèle des 4 évangile); c'est la boisson dite en latin posca, en usage chez les soldats romains: mélange de vinaigre et d'eau (on dit aussi oxycrat). Il faut en distinguer le vin mélangé de myrrhe (Mr 15:23 Matthieu 27:34 dit: de fiel [v. ce mot], qui fait penser au «vin des affligés» (Pr 31:6), sans doute une sorte de stupéfiant (voir aussi Baumes, parag. 5).

Comme figure de langage, le vin évoque l'ivresse et l'impureté, (Ap 17:2) et les châtiments de Dieu sont comparés à la «vendange dans la cuve de sa colère» (Ap 14:19 et suivant). Mais pour la piété chrétienne, le vin est devenu avant tout le symbole du sang du Sauveur (cf. Mt 26:28 et suivant) et de la communion avec lui dans la sainte Cène (voir ce mot). A l'excitation factice provoquée par le vin, saint Paul oppose l'enthousiasme produit par l'effusion de l'Esprit (Eph 5:18 et suivant).

Voir A. Westphal, Les dieux et l'alcool, 1903. Ch. Serfass, Le Vin dans la Bible, le Vin de la Pâque et de la sainte Cène, Saint-Biaise 1910. Ch.-Ed. M., Jn L., Ch. S.

FIGUE, FIGUIER



(hébreu theènàh, grec sukê). L'importance du figuier dans l'économie de la Palestine ressort des nombreux passages qui en parlent dans la Bible: une cinquantaine. «Les produits de la contrée judéenne furent surtout ses arbres fruitiers, et spécialement la grande triade: olivier, vigne et figuier, les trois espèces que les arbres, dans la parabole antique, demandent tour à tour pour roi (Jug 9:8). Toute la poésie de l'A.T, les célèbres, ainsi que les proverbes parlant du confort du foyer et de la prospérité du pays. C'est eux qui donnent brillante parure à tout ce qui n'est pas en Judée paysage désertique. A toute époque c'est d'eux uniquement que les habitants tirèrent non seulement leur subsistance, mais encore, grâce à la production surabondante, le moyen de se procurer par échange les ressources dont manquait leur propre pays; aucun de ces arbres, en effet, ne se trouve en Babylonie ou en Arabie.» (G.-A. Smith.)

Le figuier est un arbre de la fam. des Moracées, genre ficus, ici **ficus Carica L.** Le genre comprend plus de 600 espèces dispersées à travers les régions tropicales des deux mondes: arbres ou arbrisseaux lactescents, à feuilles alternes, rarement opposées, entières, dentées ou lobées. Les fleurs, non apparentes, tapissent la cavité interne de la pulpe verte qu'on nomme vulgairement le fruit, et qui est un réceptacle charnu, globuleux ou turbiné, à orifice supérieur entouré de petites écailles; c'est ce que les savants appellent un fruit composé: dans une coupe longitudinale, on voit que la partie comestible est un réceptacle creux sur les parois duquel sont insérés un grand nombre d'akènes provenant chacun d'une fleur. Le ficus Carica paraît être originaire de l'Asie occidentale, mais il est cultivé depuis les temps les plus reculés dans la région méditerranéenne, d'où l'on dit qu'il fut importé en France par les Phocéens fondateurs de Marseille. Sous climat tropical, par ex. près de la mer Morte, il reste toujours vert comme les conifères. Il a 10-12 m. de haut, des feuilles caduques, grandes, ordinairement à 5, rarement à 3 lobes, ou entières. Le réceptacle est d'abord acre, rempli d'un suc laiteux, puis devient mou, sucré et succulent; ce mucilage rend les figues très adoucissantes; on les administre parfois pour les affections de poitrine. Quant au suc laiteux et acre de l'arbre, il peut servir à faire disparaître les verrues; il contient du caoutchouc. On appelle caprifiguier le figuier demeuré à l'état sauvage, et caprification une opération curieuse pratiquée dès l'antiquité.

D'après Pline, le figuier sauvage engendrait des moucheron qui, en piquant les figues domestiques et en y entrant, y introduisaient la fécondité. Cette fable renferme du vrai; le naturaliste Tournefort a vu des paysans des îles grecques porter sur les figuiers domestiques des fruits de caprifiguiers à l'époque où les insectes dits cynips, qui y naissent, vont en sortir; leur but est de faire piquer par l'insecte les fruits cultivés afin d'en hâter la maturation et d'augmenter l'abondance de la récolte. Qu'il y ait là un phénomène de fécondation artificielle par l'insecte, qui transporterait aux figues cultivées le pollen des figues sauvages (comme le croyait Linné), ou que la caprification soit une pure et simple piqûre activant la maturation des fruits, comme on le croit plutôt de nos jours, c'est un usage très ancien: le berger Amos le pratiquait sur les figuiers-sycomores (Am 7:14; traduire: je pique des figues sauvages); mais ce procédé, consistant à frotter l'oeil de la figue avec de l'huile ou à le piquer avec une aiguille imbibée de ce liquide, semble aujourd'hui tendre à disparaître.

Sur les hauteurs autour de Jérusalem, le figuier perd en hiver toutes ses feuilles; vers fin mars apparaissent les tendres bourgeons des feuilles nouvelles (voy. allusion de Jésus à ce signe du temps, Mr 13:28); à leur point de contact avec le vieux bois poussent en même temps que ces feuilles de petites figues qui croissent jusqu'à la grosseur d'une cerise et tombent en grand nombre aux coups de vent: figues vertes, celles de Ca 2:13 et Ap 6:13, que mange le peuple. Les meilleures espèces de figuiers les conservent jusqu'à maturité, en juin: figues précoces, celles de Os 9:10, Esa 28:4, Mic 7:1, Na 3:12, Jer 24:2, très estimées pour leur saveur. Pendant qu'elles mûrissent, surgissent plus haut sur les branches de nouveaux boutons, ceux des figues de la seconde et grande récolte, figues tardives, mûres en août.

Le figuier est cité dès la première page de la Bible; ses amples feuilles servent à confectionner des ceintures (Ge 3:7).

Sa présence et sa prospérité sont le signe de la faveur divine (De 8:8, Mic 4:4), tandis que sa destruction tient une grande place dans les menaces des prophètes (Jer 5:17, Hab 3:17 etc.). Le tableau de la paix et de la prospérité au temps de Salomon est proverbial: «Chacun habita en sécurité sous sa vigne et sous son figuier tout le long du règne» (1Ro 4:25, cf. Za 3:10, etc.). De même sous Simon Macchabée (1Ma 14:12). Sous un soleil de plomb, l'ombrage de cet arbre est très apprécié: ses feuilles palmées, en branches retombantes, forment un écran impénétrable, à l'abri duquel l'Oriental aime à se retirer pour y rêver longuement; Nathanaël était ainsi en méditation sous un figuier, quand Jésus le remarqua (Jn 1:48).

Les Hébreux fabriquaient des gâteaux de figues (2Sa 16:1, 1Ch 12:40) et en séchaient aussi: Abigail vint au-devant de David avec 200 paniers de figues sèches et d'autres provisions pour sa troupe, pour apaiser son ressentiment (1Sa 25:18, 30:12, Judith 10:5). La figue est citée comme un des fruits les meilleurs (Mt 7:16, Jas 3:12). On lui attribuait des vertus curatives, contre plaies, ulcères, etc.; on appliqua un emplâtre de figues sur l'ulcère du roi Ézéchias (2Ro 20:7, Esa 38:21).

Un figuier lent à commencer à produire, mais que l'on continue à soigner, dans l'espoir qu'il finira par porter du fruit, sert à Jésus d'illustration pour montrer la patience de Dieu envers le peuple d'Israël en particulier, et en général envers les pécheurs (Lu 13:6-9). Par l'incident si discuté de: la malédiction du figuier stérile, et qui est une parabole en action (donnée près de Bethphagé, nom qui signifie: maison des figues), le Seigneur annonça le châtiment réservé à Israël, qui n'a pas répondu aux soins dont Dieu l'a entouré (Mt 21:19). Portant des feuilles, qui viennent avec les premiers fruits, il aurait dû avoir quelques figues, au moins des vertes du printemps, car, dit Marc (Mr 11:13), ce n'était pas la saison des figues (d'été); mais il n'avait que l'apparence et non la réalité. La leçon religieuse porte moins sur la stérilité que sur les prétentions injustifiées, c-à-d, sur l'hypocrisie, qui mérite la malédiction. Voir Dalman, Itin., p. 339s. Ch.-Ed. M. et Jn L.

OLIVE, OLIVIER (hébreu zaïth, gr. élaïa)



1. L'olivier et son fruit sont cités une cinquantaine de fois dans la Bible. C'est l'**olea Europaea** L., de la fam. des Oléacées, probablement originaire de Syrie et d'Anatolie, mais introduit depuis une haute antiquité sur tout le pourtour de la Méditerranée. Il apparaît, comme le figuier, dès les premières pages de la Bible: la colombe en rapporte un rameau à l'arche (Ge 8:11). C'est un arbre d'assez grandes dimensions qui dans les pays chauds peut atteindre jusqu'à 16 m. de haut, mais dont la croissance est très lente et dont le bois jaune veiné de brun

est très dur, susceptible d'un beau poli. Tronc rugueux, noueux, à écorce grisâtre; feuilles opposées, longues, étroites, coriaces, persistantes, d'un vert sombre en dessus, cendrées et couvertes de poils en écusson en dessous; fleurs petites, blanchâtres, en grappes axillaires, légèrement odorantes; fruits en baies, ou drupes, variables de forme et de volume, ordinairement ovales, de la grosseur d'un gland, violet verdâtre à la maturité; leur saveur âcre et désagréable est adoucie dans la saumure. Les olives, qu'on récolte vertes à la fin de l'été ou mûres au milieu de l'automne, entrent dans l'alimentation, mais servent surtout à la fabrication de l'huile (voir ce mot, et Onction).

Accommodant pour la nature du sol, l'olivier prospère mieux dans les terrains calcaires secs et pierreux, (cf. De 32:13) abrités et ensoleillés; la Judée et la région de Jérusalem lui offrent donc un sol particulièrement favorable. Il est d'ailleurs très commun en Palestine, au-dessous des altitudes de 700 à 800 m.; il n'est guère de village qui ne s'entoure d'oliveraies; les plus belles plantations se trouvent dans les anciennes régions de Phénicie et Philistie, de Sichem, les environs de Jérusalem, de Bethléhem et d'Hébron. Elles étaient encore plus nombreuses jadis en Canaan: les pressoirs en ruines qui parsèment le pays, comme les fréquentes allusions bibliques, l'attestent clairement. Le Talmud cite ce proverbe: «Il est plus aisé de lever une légion d'oliviers en Galilée que d'élever un enfant en Palestine». (cf. Ps 128:3)

On juge de quel prix inestimable était cet arbre pour le fermier palestinien: les olives lui procuraient nourriture, base

de la cuisine, remède, lumière, parfum (l'huile d'olive de Judée fut pendant des siècles article d'exportation); le bois était utilisé dans l'ébénisterie de luxe; (cf. 1Ro 6:23) les branches superflues servaient de combustible. Aussi l'olivier est-il cité le premier dans la célèbre fable des arbres qui cherchent un roi, avant le figuier et la vigne (Jug 9:8 et suivant); les anciens l'appelaient en effet «le premier des arbres». Il est plusieurs fois mentionné parmi les principales ressources agricoles du pays (Am 4:9, Mic 6:15, Hab 3:17, Ag 2:19, Sir 24:14, cf. Jas 3:12). Le droit de glanage des olives était accordé aux pauvres (De 24:20). Mais la culture de l'olivier exige une longue et attentive discipline: il faut attendre plusieurs années avant de le tailler puis de le greffer; au début, l'arrosage est indispensable, ainsi que de fréquents bêchages ou labours (plusieurs par an); souvent aussi l'on y met de l'engrais. La loi juive prévoyait sa mise en jachère, comme pour la vigne, pendant l'année sabbatique (Ex 23:11). Ce n'est qu'au bout de 15 à 19 ans que l'arbre atteint sa pleine valeur. Mais ensuite il peut durer des siècles, à la condition toutefois d'une culture toujours attentive, car il souffre de l'humidité persistante et des grands froids, des atteintes de divers insectes qui font tomber les fruits, et de redoutables parasites végétaux comme la fumagine, champignon de poussière noire.

Tant de soins nécessaires développent dans une société la prudence, la prévoyance, des habitudes industrieuses, l'amour de la paix. «L'olivier est l'un des éducateurs de l'humanité sur la voie de la civilisation.» (Fischer). Aussi les peuples antiques de la Méditerranée en ont-ils fait le symbole de la paix et des vertus civiques: après la défaite d'Annibal par Scipion, les Carthaginois qui vinrent implorer la clémence du Romain étaient portés sur un navire tout couvert d'oliviers. Les poètes et prophètes de l'A.T, ont vu en cet arbre l'image de la santé, nationale ou individuelle (Os 14:6, Jer 11:16, Ps 52:8), et aussi de la beauté (Sir 24:14 50:10). Pour son triomphe, Judith se couronne de rameaux d'oliviers ainsi que ses compagnes (Jug 15:13); de même les vainqueurs des jeux olympiques recevaient une couronne faite d'un rameau de l'arbre sacré, coupé par un adolescent avec une lame d'or. Dans la vision de Zacharie (Za 4 3,11,14), deux oliviers (ou branches d'olivier) représentent deux oints de l'Éternel, le prince et le prêtre (Zorobabel et Jéhosua); ce passage est imité dans la vision de (Apo 11:4). L'abattage des olives est par contre le symbole des châtements de l'Éternel (Esa 17:6 24:13).

Les oliviers les plus célèbres sont ceux des pentes du mont des Oliviers, en face de Jérusalem, déjà cités dans 2Sa 15:30, Za 14:4, puis dans le N.T. (Mr 11:1, Mt 24:3 26:30, Lu 19:29,37; dans Ac 1:12, Deissmann lit: montagne dite de l'Oliveraie). Les exemplaires extrêmement anciens qu'on visite aujourd'hui à Gethsémani (fig. 96-98) passent dans les explications des guides pour avoir été témoins de l'agonie du Sauveur (Mt 26:30,36 et suivants); mais bien qu'ils soient en effet séculaires, il est fort peu probable qu'ils aient dix-neuf siècles.

2. L'olivier sauvage (hébreu *éts chèmèn*, gr. *agrié-laïos*) est l' *olea Europoea* L. var. *silvestris* DC, ou *olea oleaster* L. Il se distingue de l'arbre cultivé par son fruit plus petit, dont la chair est moins épaisse, et par les épines qui terminent ses rameaux. Il existe aujourd'hui dans une vaste région à l'Est et à l'Ouest de la Syrie, depuis le Pendjab et le Béloutchistan jusqu'au Portugal, à Madère, aux îles Canaries, au Maroc, et depuis l'Atlas jusqu'au Midi de la France, à l'ancienne Macédoine et au Caucase. Nos versions françaises le désignent aussi du nom d'olivier, mais l'hébreu et le grec de nos textes le distinguent nettement : Salomon fit en bois d'oleaster deux chérubins et une porte à deux battants à l'entrée du sanctuaire (1Ro 6:23,31,33); l'Éternel promet à son peuple de mettre dans le désert le cèdre, l'acacia, le myrte et l'oleaster (Esa 41:19). Néhémie, lors de la fête des Tabernacles, fait chercher à la montagne des rameaux d'olivier cultivé et d'olivier sauvage (Ne 8:15).

L'apôtre Paul, dans un développement allégorique dont le sens précis n'a pas encore été tout à fait élucidé, fait de la greffe de l'olivier une figure de la vocation des Gentils, qui ont été entés des branches de l'olivier sauvage sur l'olivier franc, c-à-d, sur le tronc d'Israël (Ro 11:17-24). L'application spirituelle de cette comparaison est claire par elle-même ; la greffe est un procédé inverse de celui qu'indique ici l'apôtre: c'est la branche d'olivier franc qui est entée sur le tronc d'olivier sauvage. Aussi les savants se divisent-ils sur ce point :

1° d'après les uns, saint Paul se serait grossièrement trompé en empruntant une image à une technique qu'il aurait mal connue ;

2° pour d'autres, il aurait sciemment interverti le procédé pour faire entendre que la grâce de Dieu peut opérer dans

le domaine spirituel une rénovation que l'homme est incapable de provoquer dans le domaine agricole; 3° on a enfin affirmé que ce procédé interverti se pratique pourtant en certains cas exceptionnels, auxquels l'épître ferait allusion. (Voir entre autres W. Ramsay, *Pauline Studies*, étude IX, qui défend vigoureusement la troisième hypothèse, et W. Ewing dans *DB*, art. *Grafting*, qui, à la suite du commentaire Sanday-Headlam sur l'épître aux Rom., soutient l'hypothèse précédente.) Ch.-Ed. M. et Jn L.

GRENADE, GRENADIER



Le grenadier (*rim-môn*) figure avec la vigne, le figuier et l'olivier au nombre des arbres de grande valeur économique de la Palestine (No 13:23 20:6, De 8:8, Joe 1:12, Ag 2:19). Celui de Migron était fameux au temps de Saül (1Sa 14:2). Le Cantique célèbre particulièrement sa beauté dans les vergers (Ca 4:13), celle de ses fleurs (Ca 6:11 Ca 7:13) et de son fruit (Ca 4:3 6:7 8:2). La grenade est devenue motif ornemental: sur le bord inférieur de la robe du grand-prêtre (Ex 28:33 etc.), sur les chapiteaux qui surmontaient les deux colonnes devant le Temple (1Ro 7:18). L'abondance de ses pépins lui avait valu de devenir un emblème de fertilité.

Le grenadier est de la fam. des Punicacées, *punica granatum* L.: petit arbre rameux, souvent épineux, à feuilles opposées ou subopposées, oblongues ou obovales, obtuses, très entières, à fleurs axillaires, solitaires ou fasciculées, grandes, d'un beau rouge écarlate, portées par de courts pédoncules. Son fruit est connu sous le nom de balauste; il est à paroi dure et contient de nombreuses graines remplissant plusieurs loges irrégulières; la partie comestible est le tégument des graines, qui est rempli d'un suc sucré abondant. La balauste, qui mûrit en Palestine au temps de la vendange, est ordinairement teintée de rouge du côté du soleil; sa grosseur varie. Son écorce est astringente. L'arbre peut vivre deux à trois siècles. Ch.-Ed. M.

CAROUBE ou CAROUGE



(grec *kération*). Fruit du caroubier, *ceratonia siliqua* L., arbre de la fam. des Légumineuses, subspontané dans la région méditerranéenne orientale, et très commun en Palestine.

Arbre de 10-12 m. de haut., à feuilles persistantes, alternes, paripennées, à folioles peu nombreuses et coriaces; fleurs petites, rougeâtres, polygames ou dioïques, naissant en petites grappes sur les parties nues des anciens rameaux, même sur le tronc; le fruit est une gousse longue de 15 à 25 cm., mûre entre les mois de mai et d'août, recourbée, charnue, contenant une pulpe sucrée un peu astringente, qui sert à l'alimentation du bétail (Lu 15:16; d'anciennes trad. disaient: gousses).

Pour l'homme c'est un aliment grossier, de misère ou de disette. Une vieille tradition des chrétiens d'Orient, certainement erronée, porte que Jean-Baptiste se serait nourri au désert non pas de sauterelles (Mr 1:6), mais de caroubes; de là le nom de «pain de saint Jean», donné aux caroubes au Moyen âge. Ch.-Ed. M.

CONCOMBRE



1. Les qichchouitn d'Égypte, qu'Israël regrette dans le désert (No 11:5), sont déjà identifiés par Vulgate, comme par les auteurs d'aujourd'hui, avec le cornichon, soit le *cucumis sativus* L., soit le *c. chate*, fam. des Cucurbitacées, qui sont communs en Palestine. Le premier, originaire de la Tartarie et de l'Inde, est cultivé depuis deux mille ans en Chine et aujourd'hui dans tout le midi de l'Europe. Tout le monde connaît ce fruit cylindrique, oblong ou un peu trigone, d'abord rugueux, vert et hérissé, qui finit par devenir glabre et jaune, à chair ferme, transparente et cassante. La plante est rampante, à tige anguleuse, rude au toucher et flexible; les feuilles sont alternes, découpées peu profondément; les fleurs sont jaunes, mâles et femelles sur le même pied. La deuxième variété produit un fruit plus mince et moins juteux; c'est peut-être d'elle que parlaient les Hébreux, car c'est une plante égyptienne. Le champ de concombres (miqchâ) est cité trois fois pour le contraste qu'y dresse soit la hutte (Esa 1:8; voir Cabane), soit le poteau (Jer 10:5), soit l'épouvantail. (Lettre de Jérémie 70)



2. Les abattikhim, nommés après les qichchouitn (No 11:5), ne sont autres que le melon d'eau ou **pastèque** (battich des Arabes), le *Citrullus vulgaris* Schr., fam. des Cucurbitacées. Plante à tiges couchées, très poilues, à feuilles à cinq lobes obtus, sinués-pennifides; à fleurs jaunes. Le fruit est très gros, presque globuleux, lisse, vert, à chair jaune ou rouge, légèrement sucrée et acidulée, parfumée, très rafraîchissante. Les melons d'eau étaient très communs en Égypte, et prospèrent encore aujourd'hui en Palestine, où les caravanes de chameaux les apportent aux villes tout le long de l'été; c'est le fruit rafraîchissant entre tous, le plus apprécié dans les déserts desséchés.



3. Les paqqouôth par lesquels les fils de prophètes se crurent empoisonnés (2Ro 4:39) étaient probablement des coloquintes: le **Citrullus colocynthis** Schr., fam. des Cucurbitacées. La plante ressemble un peu à la vigne, mais elle est couchée; le fruit, globuleux, de la grosseur d'une orange, glabre, uni, jaune ou blanc jaunâtre, léger, spongieux, est d'une odeur désagréable et d'une saveur extrêmement amère. On a aussi pensé à une autre cucurbitacée, connue dans notre Midi, l'*ecballiwn elateriutn* Rich., vulgairement concombre d'âne ou giclet, plante dont le fruit, ressemblant un peu au cornichon, s'ouvre brusquement à la maturité en lançant avec les graines un liquide corrosif, et dont la racine est amère et nauséabonde. La plupart des auteurs pensent que c'est la coloquinte qui servit de motif pour des ornements de bois ou de métal sculptés, les peqâyîm, dans le temple de Salomon (1Ro 6:18 7:24). Ch.-Ed. M. et Jn L.

AROMATES

1. qtôreth (Ex 25:6, Le 4:7, No 4:16, 1Sa 2:28, 1Ch 6:49, Ps 66:16 141:2, Pr 27:2, Est 1:13, Eze 23:41 etc.). Le sens primitif est: fumée d'une substance qu'on brûle dans un sacrifice; le sens ordinaire dans l'A.T. est: parfum. Ce terme est souvent rendu par: encens. Il est employé tantôt seul, tantôt accompagné du mot:

2. sammîm (Ex 25:6 30:34, Le 4:7 16:12, No 4:16, 2Ch 2:4 13:11 etc.). Ce terme se rapporte à la préparation des parfums: il est ordinairement précédé du mot qtôreth; on trad. souvent par la double expression: parfum d'aromates, ou parfum aromatique. Il n'est pas possible d'en rattacher l'origine à une certaine espèce de plante.

3. bâsâm, bésèm, bôsèm (Ex 30:23 35:8 etc.). Ce terme ne semble pas non plus représenter le produit d'un végétal

particulier. Il désigne souvent des aromates ou des parfums en général (Ex 25:6, Ca 4:10,14,16, Eze 27:22), ou donne au nom qui le précède la qualification d'embaumé: roseau aromatique bésèm (Ex 30:23 etc.), par terre embaumé (Ca 5:13 6:2). Le bésèm est regardé comme une matière de prix: il figure parmi les parfums brûlés dans le tombeau de David (2Ch 16:14), parmi les offrandes de la reine de Séba à Salomon (1Ro 20:2-10), dans rémunération des richesses de ce roi (verset 25), dans le trésor d'Ézéchias (2Ro 20:13), dans le harem d'Assuérus (Est 2:12).

4. lebonâh, grec libanos (Ex 30:34, Le 2:1 et suivants, No 5:15, 1Ch 9:29, Ne 13:5, 9 Esa 43:23, Jer 17:26, etc.). Toutes les versions sont d'accord pour y reconnaître l'encens. **L'encens** ou oliban est une gomme-résine qui se présente sous la forme de larmes jaunes ou rougeâtres à cassure terne et cireuse et qui brûle avec une flamme blanche en répandant une odeur aromatique. Il est produit par le boswellia Carteri Birdw. et le b. Bhau-Dajiana, fam. des Burséracées, qui se trouvent au pays des Somalis et dans l'Hadramaout en Arabie d'où il était importé en Israël (Esa 60:5, Jer 6:20). Le nom spécifique du b. thurifera signifie porte-encens. Ce sont des arbres ou arbrisseaux résineux, dont les feuilles sont alternes, à folioles disposées le long du pétiole, qui se termine par une foliole impaire; les fleurs sont petites, régulières, hermaphrodites, en grappes ou en panicules.

5. gad. Il s'agit **de la coriandre**, aux graines de laquelle est comparée la manne (Ex 16:31, No 11:7). Le coriandrum salivum L., fam. des Ombellifères, indigène de la



région méditerran., est une plante glabre, à tige lisse, d'un vert gai, à odeur fétide de punaise, annuelle, grêle, rameuse; les feuilles sont luisantes, les infér. à segments larges, les super. à segm. aigus presque filiformes; les ombelles sont composées de 5 à 10 rayons; involucre nul, folioles des involucelles en petit nombre, filiformes; pétales de la fleur blancs, les externes rayonnants; fruits globuleux ou subglobuleux, les deux akènes restant unis à la maturité; frais, ils dégagent une odeur très désagréable, presque enivrante; secs, ils ont une odeur agréable et une saveur aromatique; les graines sont petites, jaunâtres, rugueuses et nettement encerclées de côtes parallèles. On emploie la coriandre comme épice aux propriétés stomachiques et carminatives, dans la confiserie, la fabrication des liqueurs et en médecine.

6. khelbenâh. Le galbanum, qui entrait avec d'autres aromates dans la composition de l'encens sacré (Ex 30:34), est



une gomme-résine jaunâtre à odeur forte, exsudation spontanée découlant de la sève lactescente à la base de la tige et des feuilles de la ferula rubricalis Boiss., plante ombellifère de la Perse mérid.; il se présente en larmes agglutinées, à parties blanches, jaunes et brunes, onctueuses au toucher, ramollies par la chaleur de la main, d'une odeur pénétrante et d'une saveur amère désagréable.

7. chekhéleth. Cette substance odoriférante (Ex 30:34) n'est pas un produit végétal. C'est l'opercule corné ou calcaire, en forme de griffe ou d'ongle, fixé au pied de certains mollusques gastéropodes, et dont la fonction est de fermer l'ouverture de la coquille quand l'animal s'est retiré à l'intérieur. On s'en sert encore en Egypte et en Nubie dans les préparations compliquées dont les femmes arabes se parfument. C'est Vunguis odoratus de Dioscoride, onyx (Ost.), ongle odorant (Sg.), coquillage odorant (Vers. Syn.). Pourtant certains auteurs identifient le chekhéleth avec le bdellion (voir Baumes, 6). Ch.-Ed. M.

HERBE

I Herbes amères. Les Israélites devaient les manger avec les pains sans levain et l'agneau de la Pâque (Ex 12:8, No 9:11); elles consistaient probablement, comme encore aujourd'hui en Palestine, en plantes qu'on pouvait ramasser à la hâte: **laitue sauvage, endive, chicorée, cresson, menthe, persil, concombre, épervière, pissenlit**, etc. On y vit un emblème de la vie amère que les ancêtres avaient subie en Egypte. D'après Stapfer (Pal., p. 426SS), Jésus institua la communion du pain après avoir trempé dans les herbes amères le morceau de pain rompu.--Dans La 3:15, le même terme, merôîm, pris au fig., doit faire allusion à quelque plante plus nocive, comme la coloquinte de 2Ro 4:39 (voir Concombre, 3).

II Herbes fourragères.

1. khâtsîr (1Ro 18:5, Job 40:15, Ps 104:14 147:18, Pr 27:25, Esa 15:8 44:4). Ce mot désigne «toutes les espèces d'herbes qui forment les prés et qu'on coupe pour la nourriture des bestiaux», comme dit Littré. C'est un fréquent emblème du manque de durée (Job 8:12), appliqué surtout aux ennemis destinés à périr (2Ro 19:26 parallèle Esa 37:27, Ps 129:6), aux oppresseurs d'Israël (Esa 40:6-8 51:12), aux méchants (Ps 37:2, Jas 1:10 et suivant), et en général à la fragilité et à la brièveté de la vie humaine (Ps 90:5 103:15, 1Pi 1:24). Vers. Syn. trad.: **herbe, gazon, verdure, ou foin**.

2. èsèb, issbôth (Ge 1:11, 12, 29, 30 2:5 3:18 9:3 Ex 9:22, 25 10:12, 15 De 11:15 29:23 32:2, 2Ro 19:26, Job 5:25, Ps 72:16 92:8 102:5, 12 104:14 105:35 106:20, Pr 19:12 27:25, Esa 37:7 42:15, Jer 12:4 14:6, Am 7:2, Mic 5:6, Za 10:1). C'est l'herbe portant semence, qui sert de nourriture au bétail comme le khâtsîr, et à laquelle les Psaumes font souvent allusion. Il n'y a aucune différence essentielle entre l'èsèb et le khâtsîr. On pourrait traduire l'un par foin, l'autre par fourrage (voir ce mot).

3. dèchè (Ge 1:11, 12, Job 6:5 38:27, Ps 23:2, Esa 15:6, Jer 14:5). Tandis que khâtsîr représente le foin mûr, èsèb le fourrage portant semence, dèchè est l'herbe naissante, délicate, fraîche, d'un beau vert, qui germe après la pluie (De 32:2, 2Sa 23:4, cf. Heb 6:7), l'herbe tendre du fabuliste, ou le regain. (verdure, Pr 27:25) Si donc elle symbolise, comme herbe nouvelle, une reprise de vigueur (Esa 66:14), elle représente aussi la force fugitive (Ps 37:2) et la faiblesse (2Ro 19:26 parallèle Esa 37:27).

4. lèqèch (Am 7:1). Ce terme, répété deux fois, n'apparaît qu'ici; il doit désigner le regain du printemps poussant après la première coupe (Vers. Syn., fenaison), qui d'après ce texte semble avoir été réservée au roi comme redevance pour le fourrage de sa cavalerie: (cf. 1Ro 18:6) les Romains l'exigèrent aussi des Syriens. Amos voit dans le regain attaqué par les sauterelles l'image du petit peuple de Jacob menacé de destruction.

5. ièrèq (Ge 1:30 9:3 Ex 10:15, No 22:4, Ps 37:2, Esa 15:6). Ce mot désigne proprement le vert et plus particulièrement le vert de l'herbe. Il est souvent associé avec dèchè . (cf. Mr 6:39)

6. iârâq (2Ro 19:26). Il s'agit ici de légume et plus particulièrement de chou: un jardin de iârâq est un jardin potager, tel qu'était l'Egypte d'après (De 11:10), comme Achab voulait en faire un de la vigne de Naboth (1Ro 21:2). «Mieux vaut un plat d'herbes avec de l'amitié, dit un proverbe, qu'un bœuf engraisé avec de la haine» (Pr 15:17).

7. ôrôth (2Ro 4:39). C'est en cherchant ces végétaux comestibles, c-à-d, des légumes, qu'on ramassa les coloquintes d'une amertume insupportable.

8. lakhanon (Mt 13:32). Ce mot grec signifie légume; les plus communs encore aujourd'hui sont: laitue, menthe, persil, etc. La moutarde est représentée comme le plus grand (Mr 4:32); les Pharisiens payaient la dîme de toutes sortes d'herbes (Lu 11:42); les chrétiens «faibles», dit saint Paul, n'osaient manger que des légumes (Ro 14:2), croyant devoir confirmer leur foi par des abstinences.

9. khortos. Ce mot grec, qui correspond à plusieurs des mots hébreux ci-dessus (Jas 1:10 et suivant, 1Pi 1:24), peut désigner aussi, dans l'expression «l'herbe des champs» (Mt 6:30), un certain nombre de fleurettes spontanées comme pavot, tulipe, anémone (voir Lis), etc., dont les tiges sèches étaient souvent employées comme combustible.

III Herbes odorantes.



1. anêthon. «Malheur à vous, pharisiens hypocrites, dit Jésus, parce que vous payez la dîme de la menthe, de Y anêthon et du cumin, et que vous négligez les choses les plus importantes de la loi»: (Mt 23:23) trois ex. de minutie légaliste, non négligeable mais insignifiante à côté des exigences profondes de la Loi: justice, miséricorde, fidélité. **L'aneth** est de la fam. des Ombellifères, genre *peucedanum*, espèce *graveo-lens* (L.), plus connue sous le nom d'*anethum graveolens* IL. C'est une plante annuelle, abondante sur tout le pourtour de la Méditerranée, voisine du fenouil, auquel elle ressemble. C'est une des épices les plus anciennes. Les fleurs sont jaunes, en ombelle plane, sans involucre ni involucelle; les segments des feuilles sont découpés en lanières filiformes; la tige a 2-10 dm. Les graines sont aromatiques et largement utilisées en Palestine comme condiment et comme remède. Les traités rabbiniques confirment qu'elle était soumise à la dîme. (cf. De 14:22, Le 27:30)



2. hêdyosmon (Mt 23:23, Lu 11:42). C'est la **mentha silvestris** L., la menthe sylvestre, fam. des Labiées. Elle a des feuilles sessiles, réticulées-rugueuses et bosselées, glabres ou soyeuses, ovales ou lancéolées, à dents rapprochées. La tige est cotonneuse, l'odeur forte. Le calice mûr est ventru, rétréci à la gorge, la corolle rosé ou blanche. Cette espèce, très polymorphe, a été démembrée en une quantité de variétés insaisissables. Elle est très employée dans l'alimentation, et on lui attribue des propriétés carminatives. Elle entrait probablement dans les «herbes amères» (parag.1) du repas de la Pâque.



3. cammôn, kuminon (Mt 23:23). Le cumin (mot venu du phénicien, à travers l'hébreu et le grec) est le **cuminum cyminum** L., fam. Des Ombellifères, originaire de la région méditerr., qui s'est de bonne heure répandue en Asie occident., et qui se cultive largement en Palestine. Herbe annuelle, à feuilles disséquées en segments filiformes, à ombelles composées à 3-5 rayons, les bractées de l'involucre et des involucelles étant fines et rigides. Fleurs blanches, rosés ou purpurines. Les graines en sont encore aujourd'hui battues au fléau (Esa 28:25,27); elles ont une saveur aromatique amère et sont stomachiques, stimulantes et carminatives.



4. pèganon (Lu 11:42). C'est la **rue fétide (ruta graveolens** L.), fam. des Rutacées, très appréciée jadis dans la cuisine romaine et encore aujourd'hui cultivée en Palestine. Plante vivace, haute de 40-60 cm., dont la souche ligneuse émet de nombreuses tiges aériennes ramifiées dès la base; les branches infér. sont ligneuses et persistantes, les super, herbacées. Feuilles alternes, glauques, décomposées, à lobes oblongs, le terminal obovale. Fleurs jaunes, encorymbe. La rue répand une odeur forte, désagréable, pénétrante, due à une essence que sécrètent de petites glandes et qui, distillée, est employée comme remède antispasmodique. La saveur en est acre, un peu amère, aromatique et très chaude.

Ch.-Ed. M.

AIL



Nom générique de diverses espèces dont les plus communes en Palestine étaient l'ail cultivé (*allium sativum* L.) et l'ail d'Ascalon (a. *Ascalo-nicum* L.); ce dernier fut importé en France par les Croisés, qui l'avaient trouvé aux environs de cette ville, d'où son vieux nom franc.: escaloine, et son nom actuel: échalote

Originaires de l'Asie centrale, très appréciés dans tout l'Orient, les ails ou aulx (choûm) sont particulièrement prospères dans la vallée du Nil, où les Égyptiens en font encore une consommation extraordinaire, ainsi que des oignons (bâtsâl) et des poireaux (khâtsir), qui appartiennent au même genre ail (*allium cepa* L., a. *porrum* L.), de la fam. des Liliacées.

On connaît ces plantes bulbeuses, à odeur forte, à tige nue plus ou moins enveloppée à la base par les gaines des feuilles, à fleurs en ombelle sphéroïde renfermées avant l'épanouissement dans une spathe ordinairement bivalve; elles contiennent toutes une essence sulfurée. Elles constituaient, d'après Hérodote, la principale nourriture des ouvriers employés à la construction des Pyramides, et l'oignon apparaît sur les monuments pharaoniques; il servait couramment d'offrande funéraire.

L'unique mention biblique de ces trois plantes alimentaires se rapporte précisément aux souvenirs de la nourriture d'Égypte, excellente et abondante, qui hantaient les Israélites dans les privations du désert (No 11:5), leur faisant alors oublier les souffrances de la servitude passée; d'où la locution proverbiale: regretter les oignons d'Égypte. Ch.-Ed. M.

NOYER



(hébreu égôz). «J'étais descendue, dit la Sulamite (Ca 6:11), dans le verger planté d'égôz, pour contempler la fraîche verdure de la vallée.» Toutes les versions traduisent ce mot par noyer, sauf la Vulgate: «Je suis descendue dans mon jardin pour voir les fruits (poma) des vallées.» Le noyer, arbre bien connu dans nos régions, est de la fam. Des Juglandacées, genre juglans, esp. *regia* L., que l'on rencontre de la région méditerr, jusqu'à l'Himalaya. Il atteint une hauteur de 10 m. en moyenne. Ramure épaisse, large, arrondie; feuilles alternes, grandes, composées de 7 ou 8 folioles d'un beau vert léger, dentelées; fleurs mâles en chatons solitaires. La noix est une drupe grande, ovoïde ou globuleuse; la

partie charnue forme le brou; la partie ligneuse est dure et divisée en deux valves. Le bois est dur, foncé, souvent très veiné, pouvant prendre un beau poli et très employé en ébénisterie. Les feuilles, les fleurs, le brou renferment une huile aromatique, un tannin qui verdit les sels de fer et une matière acre et amère qui noircit à l'air et teint fortement les tissus, le bois, etc. Ch.-Ed. M.

POMMIER



L'arbre qui figure sous le nom hébreu de thappouakh (Ca 8:5) était au nombre de ceux qui avaient une grande valeur économique en Orient (Joe 1:12); il se distinguait par sa beauté des autres arbres de la forêt (Ca 2:3); ses fruits exhalaient une odeur réconfortante (Ca 2:5 7:9) et sont une fois comparés à des fruits d'or (Pr 25:11). On n'est pas d'accord sur son identification. Il est vrai que la plupart des versions y voient le pommier, mais l'examen des textes précités a fait naître des doutes: la pomme ne présente que bien imparfaitement les caractères qu'ils mettent en relief; aussi a-t-on proposé d'autres espèces, savoir le cognassier, l'abricotier, l'oranger et le citronnier, dont les fruits correspondent plus ou moins, par la forme, la couleur et le parfum, aux données des passages où figure le mot thappouakh. Dans l'impossibilité de faire un choix

raisonné, donnons quelques indications sommaires sur chacun de ces genres.

1. Le pommier est de la fam. des Rosacées, genre *pirus*, espèce *p. malus* L. Il a été à l'état sauvage dans toute l'Europe dès les temps préhistoriques.



2. **Le cognassier** est de la même fam., genre *cydonia*, esp. *e. vulgaris* Pers. Il est spontané dans les bois au Nord de la Perse, près de la mer Caspienne, au Sud du Caucase et en Anatolie.



3. **L'abricotier** est aussi de la même fam., genre *prunus*, sous-genre *prunophora*, esp. *pr. Armeniaca* L., très répandu en Palestine, reçu par les Grecs et les Romains au commencement de l'ère chrétienne, inconnu au temps de Théophraste, mais mentionne par Dioscoride.



4. **L'oranger** est de la fam. des Rutacées, genre *citrus*, esp. *e. aurantium* Risso. Les Grecs et les Romains ne le connaissaient pas. Paraît originaire de la Chine mérid. et de la Cochinchine.



5. **Le citronnier**, du même genre que l'oranger, esp. *citrus Medica* Risso (cédratier). Originaire de l'Inde, il a été cultivé de bonne heure dans l'Asie occid.; les Grecs l'ont- connu par les Mèdes, d'où son nom d'espèce. Les Hébreux ont dû connaître le cédratier avant les Romains, par suite de leurs fréquentes relations avec la Perse, la Médie et les contrées voisines. Ch.-Ed. M.

PLATANE



(hébreu *artnôn*). Les deux énumérations où se trouve ce mot (Ge 30:37, Eze 31:8) ne fournissent aucun renseignement pouvant mettre sur la voie de l'identification. On admet dans les versions modernes la traduction de la Vulgate: *platanus* (comme aussi dans Sir 24:14); elle peut s'appuyer sur le rapprochement de l'hébreu *armôn* avec une racine arabe signifiant: écorcher (le tronc du platane perd son écorce, qui tombe par plaques). Les LXX avaient aussi traduit *platanos* dans Ge 30:37; mais dans Eze 31:8, on y lit *élatai* = sapins ou pins (voir ce dernier mot). Mais la version anglaise autorisée voit dans les deux passages le châtaignier.

Le platane, fam. des Platanées, est le *platanus orientalis* L., originaire de la Perse, du N. de l'Inde et de l'Asie Mineure. Il est répandu dans toute la Palestine, fréquent le long des cours d'eau et dans la plaine. Les platanes sont des arbres de haute taille, au tronc droit, à écorce lisse qui se détache annuellement en larges plaques irrégulières. Feuilles alternes, larges, épaisses, coriaces, pétiolées, à 5-7 lobes dentés disposés en palme; fleurs très petites, unisexuées, monoïques, réunies en un petit nombre de capitules globuleux, très denses, tous du même sexe sur le même pédoncule; les capitules femelles comportent un grand nombre de carpelles distincts en forme de petites boules noirâtres de 2-3 cm. de diamètre, pendants, persistant sur l'arbre après la chute des feuilles. Ch.-Ed. M.

CÈDRE



On admet généralement que le èrèz est le cèdre (fig. 54), fam. des Pinacées, tribu des Abiétinées, genre *cedrus*, dont on connaît deux espèces, le *c. Deodora* Roxb., ou déodar, qui est de l'Himalaya, et le **cèdre Libani Barr.**, qui se rencontre sur le Liban, le Taurus, l'Oural, en Chypre et dans l'Atlas et est aujourd'hui planté un peu partout en Europe. Il est possible que sous le nom de èrèz on puisse comprendre, outre le cèdre du Liban lui-même, le *juniperus Oxycedrus* L. (cade, cèdre piquant) et des pins de diverses espèces, tels qu'en désignent en égypt. et en arabe des termes analogues à èrèz

La flèche du cèdre est généralement inclinée vers le N.; ses branches éparées, très fortes, largement étalées en étages plats et horizontaux; ses aiguilles courtes, raides, d'un vert sombre, persistantes en hiver; ses cônes, longs de 6 à 10 cm., dressés, ovoïdes, d'un brun fauve, à larges écailles très serrées, à grosses graines à ailes membraneuses.

La longévité du cèdre est extraordinaire. Les vestiges de l'antique forêt du Liban, jadis si réputée, (cf. 2Ro 19:23, Esa 40:16) qui en faisait «la montagne des parfums», sont aujourd'hui réduits à presque rien, par la faute d'une exploitation excessive et inintelligente, dont Babylone donnait déjà l'exemple (Esa 14:8); on peut dire à cet égard que «le Liban est confus et dépérit» (Esa 33:9). Le groupe de cèdres le plus célèbre aujourd'hui, celui de Kadicha, compte quelque 400 arbres, dont fort peu sont très âgés. Le cèdre du Liban, digne, tant par son aspect que par son emploi, du surnom de prince des arbres, a inspiré un grand nombre d'auteurs bibliques: il est mentionné 72 fois dans l'A.T. Il est opposé au commun sycomore (Esa 9:9); on en fait les poutres et les lambris des palais royaux de David (2Sa 5:11 7:2) et de ses successeurs; (cf. Jer 22:14 et suivant) de même à Ninive: (Sop 2:14) les inscriptions babyl. racontent les transports de cèdres du Liban pour les constructions de Nébucadnetsar. On sait qu'il en fut employé des quantités pour le palais de Salomon, qui s'appelait Maison de la Forêt du Liban (1Ro 7:2), et pour son temple (1Ch 22:4, 1Ro 5:6 6:15-18), ainsi que pour celui de Zorobabel (Esd 3:7) et, d'après Josèphe, pour celui d'Hérode. Tyr en aurait fait des mâts de navire (Eze 27:5; mais cette parole peut être symbolique: voir note de la Vers. Syn.). Le cèdre fut aussi exporté en Egypte par le port de Byblos (voir Guébal), et il entra également dans la construction de temples païens, de Diane à Éphèse, d'Apollon à Utique, du palais de Persépolis, des fameuses galères de Caligula, etc. On a exagéré l'incorruptibilité du bois de cèdre; comme le bois de sapin (mais pas plus que lui) il est à peu près à l'abri des attaques des insectes.

Assez odorant, il fut employé par les Égyptiens pour les cercueils des momies et pour les cassettes de manuscrits précieux; on en tirait une huile odoriférante dont on injectait les momies ou imbibait les volumes pour les conserver. La loi israélite le prescrivait pour les purifications (Le 14:4, No 19:6). Les Cananéens, comme plus tard les Romains, en firent aussi des idoles. (cf. Esa 44:14,17)

Le cèdre évoque l'idée de puissance par son immense tronc aux larges bras noueux et rameux, inébranlable sous les vents les plus violents: on l'oppose aux buissons d'épine (2Ro 14:9), à l'hysope (1Ro 4:33); on en fait un emblème de majesté (Esa 35:2), de force raidie (Job 40:12), de beauté (Ca 5:15). On y voit naturellement le symbole des grands, des puissants: peuples (Ps 80:11), chefs (Jug 9:35, voir verset 20) ou rois (Jer 22:7 Eze 17:3,22) le symbole de l'homme altier, hautain, que tôt ou tard Dieu brisera (Ps 29:6, Am 2:9, Esa 2:13, Eze 31:3, 10 Za 11:3 et suivant); ainsi Ps 37:35 et suivant a inspiré la strophe de Racine: «J'ai vu l'impie, etc.» (Esther, III, 8).

Mais le cèdre, arbre toujours vert, peut aussi symboliser le juste, à la foi robuste et constante (Ps 92:12-15). La senteur balsamique et la renommée d'incorruptibilité du bois de cèdre ajoutent au symbole l'idée de pureté et de parfum agréable à Dieu. Il est même appliqué au Messie, à la fin de la parabole de la cime du cèdre élevé, qui deviendra par les soins de Jéhovah «un cèdre majestueux, et des oiseaux de toute espèce viendront habiter à l'ombre de ses rameaux» (Eze 17:22-24 Matthieu 13:32). Ch.-Ed. M. et Jn L.

ACACIA



(Ex 25:5,10 26:15,26 27:1 30:1 35:7 35:20 37:1 38:1,De 10:3, etc.)

Le bois employé dans la construction de l'arche, du propitiatoire, de la table, des autels de l'holocauste et des parfums, etc., est nommé ordinairement atsé chittim, et quand il est question des colonnes chittim tout court. Ost. conserve ce mot comme nom pr.: sittim. Esa 41:19 nomme ce bois chittâh

On admet que le chittâh est un acacia, non pas le faux-acacia de nos régions, qui est un robinier, mais un arbre ou arbrisseau des pays chauds, fam. des Légumineuses, sous-fam. des Mimosoïdées: épineux ou non, à feuilles alternes dont le limbe est divisé en un grand nombre de folioles ou aplati en une lame verte (phyllode), à fleurs jaunes ou blanchâtres, à fruit en gousse de forme variable. On pense qu'il s'agit de l' *A. Seyal* Delisl. ou l' *A. arabica* Willd., grand arbre qui se déploie d'ordinaire en largeur, à l'écorce rougeâtre couverte d'épines géminées, à fleurs jaunes et odorantes groupées en épis et à feuilles doublement pennées.

Le bois en est très dur, presque imputrescible et très léger. C'est le seul arbre de la péninsule du Sinaï qui puisse être employé pour la construction: son bois brun-jaune est estimé pour la fabrication des meubles; il fournit, suivant les espèces, la gomme arabique, le cachou, des matières colorantes, etc. Ch.-Ed. M.

PLANTE

Généralités. On désigne sous ce nom tous les êtres vivants qui tirent leur subsistance de la matière inorganique. C'est en effet la principale caractéristique des plantes de former des produits organiques à partir de la matière brute. L'élaboration de ces produits est due à la fixation du carbone par l'activité des parties vertes des plantes: c'est la synthèse chlorophyllienne qui se fait sous l'action des radiations solaires. La plante nous apparaît donc dans l'économie naturelle comme un organisme unique, destiné à assurer la subsistance du règne animal. Le même être ne pouvait à la fois assurer les fonctions élémentaires de l'assimilation et devenir indépendant du milieu; les longues expositions au soleil d'une grande surface chlorophyllienne sont le propre de la plante; l'animal trouve, en la substance même du végétal, les matériaux organiquement élaborés et assimilables par lui.

Les plantes appartiennent au règne végétal dont elles constituent la plus grande partie. L'autre partie est composée des végétaux saprophytes (bactéries, ferments), qui s'alimentent de la décomposition de produits organiques et dont le rôle est fort différent de celui des plantes. Ces végétaux président à certaines transformations chimiques indispensables dans l'économie organique; par exemple, certaines bactéries fixent l'azote atmosphérique dans le sol où les plantes l'utilisent pour leur croissance; d'autres assurent la formation de terreau en désagrégeant la cellulose végétale.

On doit en outre reconnaître aux plantes un rôle assainissant, car elles sont de véritables épurateurs de l'atmosphère. Tandis que l'animal absorbe l'oxygène par la respiration et restitue de l'acide carbonique, la plante s'empare de cet acide carbonique et restitue de l'oxygène. On voit l'importance du règne végétal qui se présente à nous comme le producteur unique de la nourriture assimilable et de l'air respirable dont les animaux et l'homme ne peuvent se passer.

Les plantes se classent en plantes à fleurs (phanérogames) et plantes sans fleurs (cryptogames). Elles sont herbacées, buissonneuses ou arborescentes. Toutes les plantes comportent une ou plusieurs racines, une tige plus ou moins distincte, portant ou non des branches ou rameaux et des feuilles.

- Les phanérogames présentent des fleurs et des fruits contenant des graines (semence);
- les cryptogames présentent des spores.

Bible. Il n'existe pas en hébreu d'équivalent de notre mot plante. Les mots des racines nâta (Esa 60:21 61:3,Ps 144:12,Mich,1:6) et châthal (Ps 128:3) peuvent se traduire par: plante, plant, plantation, rejeton, etc. (cf. 1Ch 4:23,Job 14:9,Ps 144:12,Esa 5:7 17:10 60:21 61:3 etc.)

Le récit de la création dans la Genèse (Ge 1:12-29) distingue les plantes herbacées et les arbres, les unes portant la semence en elles, les autres la portant dans un fruit. Les herbes sont données par le Créateur en nourriture à l'homme et aux animaux (Ge 1:29 et suivant). La semence de l'herbe c'est le grain, et spécialement le grain des graminées: blé (Ge 27, Ps 72:16), froment (De 8:3,2Sa 17:28,Ps 65:13,Jer 12:13), orge (De 8:8,2Sa 17:28,Jer 41:8), dont la valeur alimentaire est grande. Ni l'avoine ni le seigle ne sont mentionnés. Le blé et le moût (pain et vin) sont la base de la nourriture (Ge 27:37,De 7:13 11:14,Os 2:22,Ne 2:15); le pain et l'eau sont d'ailleurs l'essentiel (Ex 23:25,No 21:5,Job 22:7,Esa 33:16, etc.).

Les herbes servent au vêtement, par exemple le lin (Ge 41:42), qui se tisse (Ex 35:25) et se brode (Ex 35:35); mais il ne doit pas être tissé avec la laine (De 22:11). Le coton et le chanvre sont inconnus.

L'herbe est la plus humble des plantes; elle est éphémère (Ps 90:5) comme la vie de l'homme; (Ps 37:2 72:16 103:15,Esa 40:6 51:12) elle sèche l'été (Ps 102:5,Jas 1:11,1Pi 1:24) et brûle (Esa 5:24).

La racine puise dans le sol l'aliment et l'eau nécessaires à la plante (Job 14:8 29:19,Esa 40:24,Mt 13:6). C'est elle qui assure sa prospérité, d'où les comparaisons de Pr 12:3,12 et de Ro 11:16 et suivants, Os 9:16,Mt 13:21,Lu 8:13,1Ti 6:10,Heb 12:15. La racine pousse de la tige et peut donner une plante nouvelle par bouture (Ps 80:10); la propriété de prendre racine est mentionnée au figuré dans Job 5:3,Esa 27:6. Réciproquement, elle peut pousser une tige et donner une plante nouvelle par rejet (Esa 11:1 60:21,Ro 15:12).

La tige est la partie centrale de la plante: chez les plantes herbacées, elle est souvent peu distincte; les tiges de lin sont mentionnées (Jos 2:6). Chez les grands végétaux elle porte le nom de tronc : c'est le tronc qui porte les racines (Esa 40:24). Les troncs ou les restes de troncs d'arbres abattus peuvent donner des rejetons (Esa 11:1,Ge 49:22,Job 14:7).

Des rameaux partent du tronc (Ne 8:15,Ps 80:11). Ce sont eux qui portent les feuilles. Les bourgeons ou boutons sont peu remarquables (No 17:8). Les rameaux abritent les oiseaux du ciel. Les plantes buissonnantes qui n'ont pas de tronc principal sont formées de rameaux touffus (Le 23:40). Au contraire, les rameaux des grands arbres sont portés par des branches ou rameaux principaux (Eze 17:23 31:6,Da 4:14). Mais dans la Bible le mot branche est le plus souvent synonyme de rameau (Ge 30:37,Le 23:40,Esa 9:13: branches de palmier; No 13:23,Eze 17:6: de vigne; Jer 1:11: d'amandier; Esa 27:10, etc.). Lors de l'entrée de Jésus à Jérusalem, on étendit sur son passage des branches qui sont des rameaux (Mt 21:8,Mr 11:8); selon saint Jean on agitait des palmes (Jn 12:13). Les palmes sont les rameaux de certains arbres de la famille des palmiers c'est un rameau décoratif et honorifique (1Ro 6:29,32,35,2Ch 3:5,Eze 41:18,Ap 7:9).

La feuille est la partie verte par excellence de la plante (Pr 11:28,Jer 17:8). Adam et Eve firent de la feuille de figuier leur premier vêtement (Ge 3:7). La colombe rapporta à Noé une feuille d'olivier, gage de l'abaissement des eaux du déluge. (Ge 8:11) La feuille flétrie qui tombe est une fréquente comparaison (Esa 64:6,Jer 8:13). La feuille nouvelle marque le printemps (Mr 13:28,Mt 24:32). Certaines feuilles servaient de remède (Eze 47:12,Ap 22:2).

La fleur vient en son temps sur la plante (Ge 40:10); comme les feuilles elle est portée par le rameau (No 17:8). Comme l'herbe la fleur est éphémère (Job 14:2,Ps 90:6,Esa 40:6,Jas 1:11,1Pi 1:24). La fleur est un signe de prospérité (Ps 72:7,Pr 14:11); c'est elle qui donne le fruit (Esa 18:5).

Le fruit a une grande importance en raison de sa valeur alimentaire. Dans Ge 1:29, l'Éternel donne à l'homme

pour nourriture l'herbe portant semence et l'arbre portant du fruit. Le fruit doit mûrir (Mr 4:29, Lu 8:14); les plus importants sont ceux de la vigne et de l'olivier.

La greffe, pratique consistant à faire croître un rameau d'une espèce sur le tronc d'une autre, ne paraît pas avoir été connue en Israël. D'ailleurs Israël avait en horreur tout ce qui ressemblait à un métissage. Dans Ro 11:17 et suivants, saint Paul fait une comparaison avec la greffe d'olivier (voir ce mot, parag. 2). H. L.

FLEUR

La fleur est mentionnée dans l'A.T, sous plusieurs noms différents. Le plus commun est celui de pérakh (dérivé de pârahk =germer, bourgeonner), mais sauf No 17:8, Esa 5:24 18:5, Na 1:4, il n'est employé que dans la description des ustensiles du Temple (Ex 25:31,34 37:17 et suivants, etc.).

Les autres noms sont: tsits ; (Esa 40:6, Job 14:2, No 17:8, Ps 103:16, 1Ro 6:18,29,32,35, où il désigne des sculptures en forme de fleurs épanouies) tsitsâh (Esa 28:4); ces deux mots dérivent de la racine tsouts-- briller, fleurir. Nets , (Ge 40:10) nitsâh (Esa 18:5) et nitsan (Ca 2:12) dérivent de la racine nâtsan =fleurir. L'ornementation florale du Temple prouve que les Israélites étaient sensibles à la beauté des fleurs. Le quatrième livre d'Esd., pseu-dépigraphe, en parle souvent (4Esd 2:19 5 24,36 6:3 - 41, etc.). D'après la Mischna, les premiers fruits offerts devant l'autel lors de la fête des Moissons étaient recouverts de fleurs (Bikkourim, 2:3).

La Palestine est en effet remarquable pour la variété et la beauté de ses fleurs de printemps (Ca 2:12 et suivant), d'ailleurs vite fanées (Na 1:4). C'étaient surtout des anémones, coquelicots, crocus, cyclamens, glaïeuls, iris, jacinthes, rosés et tulipes.

La Bible ne les décrit pas, mais célèbre leur grâce et leur éclat (Ca 2:12, Sir 50:8, Mt 6:28, Lu 12:27) et en fait un symbole de la brièveté, soit de la vie (Job 14:2, Ps 103:15, Esa 40:7), soit de la gloire ou de la beauté (Esa 28:1,4), 4 Esd 15:50 (Jas 1:10, 1Pi 1:24), Les apocryphes parlent encore: d'Esther dans la fleur de la beauté, (Add-Est 5:5) des fleurs de la sagesse qui fructifient (Sir 24:17), et de la fleur de l'air (Sag 2:7), expression obscure qu' Apocr, interprète comme une métaphore poétique désignant le printemps. Ch.-Ed. M.

RACINE

Pour les fonctions des racines (cf. Sag 7:20), et pour divers textes caractéristiques, voir Plante. Dans les passages qu'il nous reste à citer ici, l'hébreu chôrèch et le grec rhiza sont pris dans un sens figuré (à part Job 30:4). Le tableau du croyant comparé à l'arbre fertile dans Jer 17:8 ajoute à celui du Ps 1 la mention de ses racines; même mention pour le cèdre sans rival, emblème de l'Assyrie (Eze 31:7).

En de telles images, les racines étendues représentent la vigueur, la permanence et les promesses d'avenir d'une personne ou d'un peuple (Os 14:5, 2Ro 19:30) =(Esa 37:31, Job 8:17, Ps 80:10); la souche ébranchée mais dont les racines sont respectées est destinée à reprendre vie (Da 4:15,23,26),

Aussi les annonces de châtement total impliquent-elles des racines desséchées ou pourries (Esa 5:24, Eze 17:5,10, Job 18:16, Mr 11:20), ou bien une destruction portée jusqu'aux racines (Am 2:9, Mal 4:1, Job 31:12 Sir 10:16, Mt 3:10), quand ce n'est pas le déracinement proprement dit (Ps 52:7, Sag. 4:4, Mt 15:13, Jude 1:12), trop facile et contre-indiqué quand il s'agit d'arracher l'ivraie dans le blé en herbe (Mt 13:29), difficile quand il s'agit d'un arbre que Dieu peut faire reprendre vie ailleurs, fût-ce dans la mer (Lu 17:6).

Si l'image de l'arbre s'applique aux générations successives, les racines deviennent l'équivalent de la race, de la postérité: celle du serpent (Esa 14:29), des impurs (Sir 40:15,23:25), des méchants (Jer 12:2), celle d'un roi du Midi

(Da 11:7), celles des prudents ou des coupables (Sag 3:15 et suivant), celle de David (Ap 5:5 22:16). Dans ces deux derniers textes, nos versions disent : **rejeton** comme ailleurs où l'original parle bien de racine (Esa 11:10 53:2, Sir 3:9 47:22, 1Ma 1:10 etc.).

Une inscription d'Antiochus I^{er} (vers 50 av. J.-C.) exprime l'idée inverse, celle des ancêtres: «Les Perses et les Grecs, racine de ma très heureuse famille.» C'est que la racine peut aussi servir de terme concret pour la notion abstraite de cause (ex., De 29:18, cité par Heb 12:15 d'après LXX), d'origine (Sir 1:6,20), de principe (Sag 15:3).

Pour revenir à des sens concrets, la poésie hébraïque peut attribuer aussi des racines soit à la mer: ses profondeurs, soit aux montagnes: leurs fondements, soit aux pieds: leurs plantes [et non leurs pas]. (Job 36:30 28:9 13:27) Enfin, plusieurs métaphores évoquent quelque influence extérieure s'exerçant par la racine dans un sens ou dans un autre: la plante du mal prenant racine en l'homme (Sir 3:28), la sagesse prenant racine en Israël (Sir 24:12), le chrétien étant enraciné dans l'amour (Eph 3:18), en Jésus-Christ (Col 2:7).

FRUIT

Dans la plupart des passages, fort nombreux, où ce mot est employé, il est la traduction de l'hébreu péri ou du grec karpos ; dans les autres, il s'agit de quelques termes d'importance secondaire, qu'il est inutile d'énumérer ici, et qu'on trouvera dans le texte original de Job 31:39, Esa 27:6, Hab 3:17, Jer 11:19, Ne 9:2, Da 4:12, Mr 14:25, Ap 18:14, etc.

I Sens littéral.

1. Règne végétal

La Bible parle quelques fois, d'une façon générale, des fruits (Eze 25:4, 2Ti 2:6 etc.), ou des fruits de la terre (De 7:13, Sag 16:26, Mr 4:29, Jas 5:18); il s'agit de la production soit des céréales (Mt 13:26, Lu 8:8), soit des arbres (Eze 36:30, 1Ma 10:30 14:8, Sir 27:6, Sag 10:7, Mt 12:33), qui sont parfois appelés arbres fruitiers (Ge 1:11, Ps 148:9, Eze 47:12, Ec 2:5), soit en particulier du fruit de l'olivier (Jer 11:16), du figuier (Lu 13:9), le plus souvent de la vigne (Os 10:1 Esa 37:30, 1Co 9:7 etc.), enfin des fruits des jardins (Am 9:14, Jer 29:5, 28, Ca 4:16). Tous ces produits de la culture faisaient la richesse du pays ; leur abondance marquait sa fertilité, et par là sa prospérité (Esa 37:30 65:21 et suivant, etc.). La législation humanitaire du Deutéronome interdit l'abattage des arbres fruitiers pendant les guerres de siège (De 20:19). La loi lévitique prescrit pour Dieu la dîme des fruits comme de toutes les productions du sol (Le 27:30, Ne 10:37); elle déclare incirconcis, c-à-d, impurs, les fruits des trois premières années (c'était aussi un «tabou» chez bien des peuples primitifs), ceux de la quatrième étant destinés à Dieu et les récoltes suivantes à l'usage des particuliers (Le 19:23-25). Voir Alimentation.

2. Règne animal

On trouve, beaucoup plus rarement, les expressions : fruit du bétail (De 28:4, 11, 51 30:9), une fois fruit du serpent (Esa 14:29), et, pour désigner la descendance humaine, fruit des entrailles (De 7:13, La 2:20, Lu 1:42), des reins (trad. litt. dans Ac 2:30), fruit de la femme, etc. (Sir 23:25, Sag 3:13, 15 4:5).

II Sens figuré.

1. Applications morales

1° L'image des fruits représente fréquemment les effets ou les résultats de l'activité: une fois, le fruit des oeuvres de Dieu (Ps 104:13); partout ailleurs, le fruit des oeuvres ou des actions humaines (Esa 3:10, Mic 7:13, Jer 17:10 32:19 etc.), de leurs lèvres (Pr 12:14 13:2 18:20 et suivant), de leur conduite (Jer 6:19, litt.: pensées; Pr 1:31, litt.: voies), etc. Comme l'arbre, bon ou mauvais, est reconnu à son fruit, ainsi en est-il de l'homme (Mt 7:16-20). Par cette

image, la notion primitive de rétribution divine, imposée par un pouvoir extérieur d'une manière absolument indépendante des actes, s'achemine vers la conception éthique qui voit dans les récompenses et les châtiments les résultats nécessaires et inévitables de ces actes, inhérents à eux, issus d'eux en vertu d'un développement naturel, donc en effet leurs propres fruits: le fruit du mensonge (Os 10:13), le fruit du travail (Pr 31:16,31), de la sagesse (Pr 8:19, Sir 1:20 24:17,19 37:22 s Jas 3:17, etc.), de la justice et de la paix (Pr 11:30,Phi 1:11,Heb 12:11,Jas 3:18), de la libéralité (Ro 15:28), de la lumière (Eph 5:9), du pardon des péchés (Esa 27:9), par où nous sommes introduits sur le terrain spécifiquement religieux (ci-dessous, 2).

2° Un sens voisin est celui d'avantage ou de profit: dans Php 1:22, «quel est le fruit de l'oeuvre» signifie «s'il vaut la peine»; dans Php 4:17, le «fruit abondant» représente le bénéfice spirituel que les Philippiens doivent retirer de leur bienfaisance (voir verset 10); dans Ro 1:13, saint Paul parle de sa récolte spirituelle, produit de ses semences en divers pays.

3° Dans Heb 13:15, «le fruit de lèvres qui confessent son nom» (Sg.; Vers. Syn.: l'hommage) est une tournure hébraïque, les louanges étant présentées à Dieu comme un sacrifice d'actions de grâces. (cf. Os 14:2,Pr 12:14)

2. Leçons spirituelles

1° Après les prophètes, l'Évangile insiste sur le devoir pour l'homme de produire des fruits pour Dieu, c-à-d, de le servir non par de simples prétentions de paroles (comparées aux feuilles), mais par des actes; cette leçon ressort de plusieurs paraboles, dont les cadres ne sont pas toujours très cohérents entre eux, mais représentent chacun un aspect particulier de cet appel à une vie spirituelle productive. Jean-Baptiste demande «des fruits dignes d'une vraie repentance» et emprunte ses comparaisons à l'arbre, puis au froment (Mt 3:8,12). Dans la parabole du semeur, Jésus montre l'image du coeur humain dans le sol plus ou moins préparé à recevoir la Parole pour produire du fruit (Mr 4:8-20 et parallèle); dans celle du figuier stérile, il souligne la patience de Dieu à attendre les fruits normaux qu'Israël aurait dû porter (Lu 13:6-9), et c'est la fin de cette patience divine qu'annonce au contraire, dans une parabole en action, sa malédiction du figuier stérile (Mr 11:12 et suivants), ou plus exactement du figuier aux fausses promesses (voir Figue). En cette dernière occasion, la faim du Seigneur qui le porte vers l'arbre luxuriant symbolise bien l'attitude de Dieu lui-même, attendant et cherchant les fruits de l'humanité. C'est surtout la parabole des vigneronniers qui met en évidence cette attente et cette recherche de Dieu, qui sont en même temps l'attente et la recherche du Fils unique et bien-aimé: Ésaïe avait déjà mis en scène la déception de Dieu sur la vigne aux fruits sauvages (Esa 5:1 et suivants), c-à-d, sur le peuple d'Israël; Jésus met en scène la persévérance de Dieu dans les appels aux vigneronniers (c-à-d, aux chefs d'Israël), et l'obstination de ceux-ci dans la résistance, jusqu'au meurtre du Fils de Dieu (Mt 21:33 et suivants); il conclut qu'il sera donné désormais à une autre nation qu'Israël de «produire les fruits du royaume de Dieu» (verset 43). A ses apôtres, il avait un jour décrit la joie du moissonneur qui «amasse du fruit pour la vie éternelle»: (Jn 4:36) c'était à propos de la femme samaritaine, exemple typique des fruits que son ministère terrestre avait déjà produits chez les humbles.

2° Lorsqu'aux derniers jours le Seigneur voit encore venir à lui des étrangers: des chercheurs païens (Jn 12:20 et suivants), tandis que les chefs complotent sa mort, le contraste fait jaillir de son âme troublée (verset 27) l'affirmation de la loi du sacrifice: «pour porter beaucoup de fruit, le grain doit mourir!» (verset 24). Loi qui sans doute va s'appliquer au Sauveur, mais qui s'étendra ensuite à tous ses serviteurs (verset 2).

3° Avec le 4^e évangile, nous faisons un pas de plus: non seulement le Christ, comme Dieu, attend les fruits, non seulement il s'est sacrifié à la volonté de Dieu pour porter du fruit, mais encore c'est Dieu qui est, en Christ, le Créateur des fruits. Tel est l'enseignement de l'allégorie du vrai cep, dont le point de vue est tout intérieur: ici, le vigneron, c'est son Père; le cep, c'est le Christ lui-même; les sarments, ce sont ses fidèles disciples. C'est donc eux, non le Christ, qui vont porter les fruits...à la double condition d'être unis au Christ et d'être purifiés par le

Père (Jn 15:1 et suivants). St Paul, qui a connu la vie sans fruits des esclaves du péché (Ro 6:21), décrira pratiquement en quoi consistent les nouveaux fruits: «le fruit de l'Esprit» (le singulier marquant l'unité d'inspiration): «amour, joie, paix, patience, etc.» (Ga 5:22).

4° Fruits du péché de l'homme, fruits du sacrifice du Christ, fruits de sa communion: c'est en raccourci l'histoire de la Rédemption. A sa lumière, combien apparaissent grandioses les deux tableaux bibliques entre lesquels elle se trouve encadrée: à l'origine des âges, l'arbre de la vie, et l'arbre au fruit défendu, celui de la connaissance du bien et du mal (Ge 2:9,16 et suivant); dans l'éternité, l'arbre de la vie, aux fruits permanents, destiné à la guérison des nations! (Ap 22:2) Jn L.

LIN



Plante textile, de la fam. des Linacées, genre *linum* ; il en existe 90 espèces dans les régions tempérées et subtropicales. Ce sont des herbes, quelquefois des sous-arbrisseaux, à feuilles ordinairement alternes, entières, étroites ; à fleurs régulières en grappes, jaunes, bleues, blanches ou rouge sanguin ; tout y est par 5: sépales, pétales, étamines fertiles, étamines stériles, carpelles soudés en ovaire à 5 loges, le fruit étant une capsule s'ouvrant en 10 coques à une graine. Le lin a été connu dès la plus haute antiquité. L'espèce la plus importante est le *L. usitatissimum* L., plante annuelle, à tige

dressée d'environ 50 cm. et ramifiée à la partie supérieure seulement ; feuilles linéaires, vert glauque ; fleurs bleues en corymbe paniculé; graines luisantes, brunes. L'écorce fournit une filasse très fine. La graine est riche en mucilage, en huile, en albumine ; l'huile de lin est siccatrice et fort employée en peinture.

Espèce originaire d'Asie ou du Caucase, cultivée depuis quatre à cinq mille ans par les Assyriens et les Égyptiens; ceux-ci prétendaient en avoir appris l'utilisation par la déesse Isis. Le lin d'Egypte était le plus fameux dans l'antiquité ; les corps embaumés y étaient obligatoirement enveloppés de bandes de lin, et les prêtres étaient aussi tenus de porter des étoffes de lin (Hérodote), qui en pays chaud sont plus légères et plus hygiéniques que la laine ou le coton; on pense que les «habits de coton» des prêtres, mentionnés dans l'inscription de la pierre de Rosette, se portaient par-dessus les vêtements de lin, et seulement hors des sanctuaires. Dans un certain nombre des passages bibliques énumérés plus loin, l'influence égyptienne est manifeste. D'après la Mischna, le lin était aussi cultivé en grand en Galilée, tandis que la Judée produisait surtout de la laine; aujourd'hui, «en Galilée comme dans toute la Palestine on ne cultive plus le lin: la toile de cotonnade l'a supplanté» (Dalman).

1. Le nom biblique le plus général est l'hébreu *pichtâh* (plur, *pichtim*), en grec *linos*: il peut désigner la plante sur pied, en fleur (Ex 9:31), ses tiges coupées (Jos 2:6), destinées au tissage (Pr 31:13), les cordes qu'elles servent à fabriquer (Jug 15:14, Eze 40:3), les fines étoffes préparées en Egypte (Esa 19:9) et les diverses pièces de l'habillement (Jer 13:1, Ex 28:6-39, 40, Le 13:47, 52, 59, Eze 44:17 et suivant, Jug 16:8). Le lin devient ainsi un terme synonyme de vêtement (Os 2:5-9, Ap 15:6; comp. Racine, Athalie, IV, 3: «...caché sous ce lin, comme eux vous fûtes pauvre...»); c'est d'ailleurs le mot *lin* qui a donné en franc, *linge*). On tressait aussi le lin en mèches pour les lampes d'où la traduction: *lumignon* (litt., *lin*) fumant (Esa 42:3, cité Mt 12:20; de même, dans Esa 43:17, le texte hébreu dit litt.: éteints comme un lin).

2. L'hébreu *bad*, par contre, paraît s'appliquer exclusivement aux vêtements; il est employé à propos du costume religieux de Samuel (1Sa 2:18), des prêtres de Nob (1Sa 22:18), de David (2Sa 6:14) et de diverses parties des habits sacerdotaux (Ex 28:42, 39:28, Le 6:10 etc.), et dans les descriptions de personnages célestes (Eze 9:2, 11 10:2, 6 et suivant, Da 10:5, 12:6).

3. Nos versions rendent ordinairement par «fin lin» le terme hébreu *chéch* ainsi que le mot tardif *bouts*, d'origine araméenne, devenu en grec *bussos* (dans les LXX et dans Lu 16:19, Ap 18:12); le latin *byssus* est passé dans diverses

traductions (Sg., Cramp.). Il s'agit d'une des matières premières employées dans la confection des tentures de prix et des vêtements de cérémonie (chéch: Ex 25:4 26:1,36 27:9 16,18 etc, Est 1:6 [Vers. Syn.: marbre blanc], Pr 31:22, Eze 16:10-13 27:7; bouts: 1Ch 4:21 15:27, 2Ch 2:14 3:14 5:12, Est 1:6 [Vers. Svn.: lin blanc] Est 8:15 [id.], Eze 27:16). L'apocr. Esdras parle aussi d'un diadème de byssus (3:6). Beaucoup d'auteurs y ont vu aussi le lin d'Egypte cf. Ge 41:42), souvent tissé par des femmes (Ex 35:25). Mais d'autres, peut-être en plus grand nombre aujourd'hui, rapprochant l'hébreu chéch de l'arabe moderne chach (=gaze de coton), pensent que ce terme ainsi que son synonyme bouts désigne précisément le coton, plante qu'il nous faut décrire maintenant.

4. En effet, l'hébreu *carpas* dans Esth, 1:6, traduit «tentures violettes» dans Vers. Syn., «bleues et vertes» dans Sg., doit en tout cas désigner le coton (sanskrit *karpâsa*). Il s'agit alors du duvet de la graine du *Gossypium arboreum*, arbrisseau de la fam. des Malvacées, à feuilles ordinairement lobées, à fleurs assez grandes, jaunes ou pourpres. Le fruit est une capsule de 3-5 loges, à graines subglobuleuses ou anguleuses; les cellules de la surface de la capsule s'allongent jusqu'à former des poils longs de 4-5 cm., d'abord comprimés, puis en saillie au-dehors quand les valves s'écartent: ce sont les brins de coton. Dès le V e siècle av. J.-C, le coton a été cultivé en Egypte. Ch.-Ed. M. et Jn L.

LÉGUME

Cette désignation globale de tous les végétaux entrant dans l'alimentation de l'homme apparaît dans Da 8:12,16 (hébreu *zêrôîm*, *zêrônîm*, litt, plantes semées) par opposition aux mets de la table royale, dans Mr 4:32 parallèle Mt 13:32 (grec *lakhana*) par opposition à la croissance du pied de moutarde et dans Ro 14:2 (même terme grec) par opposition aux viandes que certains chrétiens stricts s'abstenaient de consommer, par une sorte d'ascétisme. Divers légumes sont aussi mentionnés comme «herbes»: voir Herbe, II, 6, 7, 8; Alimentation.

PALMIER



(hébreu *thâmâr*, gr. *phoïnix*). Cet arbre est de la famille des Palmes, genre *Phoenix*, dont il existe 11 espèces tropicales et subtropicales en Afrique et dans le S.-E, de l'Asie. La principale espèce est le ph. *dactylifera* L., le dattier. L'élévation et la grosseur de son stipe (tronc en colonne) sont très variables, au plus 14 m. sur 1 m.; il est couvert des restes des anciennes feuilles, les feuilles vivantes étant réunies en bouquet au sommet. Leur limbe n'est pas divisé dans le bourgeon, mais en s'épanouissant il se déchire et la feuille paraît alors palmée ou pennée. L'inflorescence s'appelle spadice. Les fleurs sont dioïques, sessiles sur un spadice ramifié entouré d'une spathe (bractée ample et membraneuse) simple. Les carpelles sont au nombre de trois, distincts, un seul arrivant à maturité et formant une baie oblongue, monosperme, à graine dure, marquée d'un sillon longitudinal: c'est la datte.

Le palmier dattier peut se trouver soit isolé soit en groupes plus ou moins nombreux, mais généralement dans un terrain arrosé: il lui faut avoir la tête au soleil et le pied dans l'eau (il en absorbe environ 80 mètres cubes par an, dont 60 de juin à septembre). Au désert, une source, un filet d'eau annonce cet arbre, et cet arbre annonce l'eau. Après la déception de Mara, les Israélites trouvèrent à Elim douze sources courantes et soixante-dix palmiers (Ex 15:27, No 33:9).

Les dattes, un des meilleurs aliments des pays chauds, sont réunies en de vastes grappes appelées régimes. On les mange fraîches ou sèches; les noyaux servent de nourriture pour le bétail, ou de combustible, ou pour la fabrication de l'encre de Chine; avec les feuilles et leurs nervures on fait des sacs, des corbeilles, des cordes, des paillassons, des chapeaux, etc. Le bois sert au chauffage ou à la construction; les jeunes pousses sont comestibles: c'est le chou palmiste. Les indigènes fabriquent avec la sève du dattier une boisson fermentée, le vin de palme, qui peut être

désignée dans certains passages bibliques comme «boisson forte» ou «cervoise». Les Arabes prétendent que les divers usages du palmier sont au nombre de 360, comme les jours de l'année; qu'une bonne ménagère peut chaque jour du mois apprêter un plat de dattes différent, etc. On leur attribue aussi des propriétés médicinales.

Le palmier occupe donc dans la société orientale une place telle, qu'ils ne conçoivent pas qu'on puisse s'en passer; c'est un des arbres dont la détérioration est un désastre en Israël (Joe 1:12). Essentiel à la vie sémitique, il fut tenu pour arbre sacré: Débora demeurait sous un palmier (Jug 4:5); à l'époque de Jésus, les Esséniens vivaient dans des palmeraies, ou oasis de palmiers.

Primitivement cultivé en grand dans la tropicale vallée du Jourdain, le palmier en a aujourd'hui à peu près disparu. Jéricho était la ville des palmiers (De 34:3. 1:16,2Ch 28:15); elle possédait une palmeraie de 20 km. de long (d'après Josèphe, Strabon, etc.). Pline dit que les dattes de Jéricho sont les meilleures, grâce au terrain salin; d'autres auteurs latins et grecs parlent de ce fruit renommé de Jéricho. Par suite des vicissitudes de la région, le déclin du dattier commença après Hérode, qui avait développé Jéricho, et s'aggrava avec les invasions musulmanes, sarrasines et les Croisades: le dernier signalé à Jéricho le fut en 1838. Il en reste quelques-uns, rabougris et inféconds, dans quelques ravins à l'Est de la mer Morte, aux environs de Tibériade, et quelques groupes florissants dans les baies maritimes (Gaza, Acre); la magnifique palmeraie d'el-Arîch, à la frontière de l'Egypte et de la Palestine, est aujourd'hui célèbre (fig. 79, 80).

Le palmier était devenu en Israël un emblème national. Il représenta la Judée victorieuse sur les premières monnaies macchabéennes, et la Judée vaincue sur les monnaies romaines de Vespasien (fig. 180). Les Juifs le placèrent eux-mêmes parmi les sculptures de leurs synagogues, notamment dans celle de Capernaüm récemment mise au jour. Le nom grec classique de la Palestine: Syrie Phénicie, signifie Syrie des phoenix, ou palmiers. Le nom hébreu de cet arbre entra dans un grand nombre de noms de lieux (voir Thamar; cf. Ge 14:7,2Ch 20:2,Eze 47:19 48:28). C'était aussi un nom de femme (Ge 38:6,2Sa 14:27), car on voyait dans le palmier un symbole de grâce et d'élégance (Ca 7:8). Son tronc droit et haut sert de terme de comparaison pour la croissance du juste (Ps 92:13), l'élévation de la Sagesse (Sir 24:14) ou la majesté des enfants d'Aaron (Sir 50:12).

La feuille de palmier, ou palme, était un motif d'ornementation dans le temple (1Ro 6:29,35,Eze 40:16). A la fête des Tabernacles, les Israélites portaient des branches (c-à-d, des feuilles) de palmier (Le 23:40,Ne 8:15); les Juifs modernes, tous les jours que dure cette fête, agitent encore des palmes dans leurs synagogues. Ce geste de joie publique est en même temps signe d'honneur et de victoire: à l'entrée de Simon Macchabée à Jérusalem (142 av. J.-C), «avec des branches de palmier, au son des lyres, etc., on chantait des psaumes et des cantiques, car un grand ennemi d'Israël avait été vaincu» (1Ma 13:51, cf. 2Ma 10:7). Des palmes d'or étaient aussi offertes aux rois par leurs fidèles (1Ma 13:37,2Ma 14:4). Lors de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, près de Béthanie (mot qui signifie maison des dattes), des palmes furent agitées et étendues devant lui sur le sol en guise de tapis d'honneur (Jn 12:13). Aujourd'hui les Musulmans eux-mêmes portent des feuilles de palmier aux cortèges funèbres et en décorent les tombeaux. La palme est restée jusqu'à nos jours l'emblème décoratif du triomphe et de la gloire, et dans le langage religieux elle est le lot des martyrs (Ap 7:9). Ch.-Ed. M. et Jn L.

MOUTARDE



(gr. sinapi). Ce mot peut désigner diverses plantes de la fam. des Crucifères fournissant le condiment du même nom; ce sont surtout des espèces du genre sénevé (*sinapis*), et tout particulièrement le *sinapis nigra* L., ou moutarde noire, très commune en Palestine, notamment aux abords du lac de Galilée. Herbe annuelle, à tige rameuse; feuilles inférieures lyrées, celles du sommet entières, pétiolées; fleurs jaunes, rapprochées, à sépales étalés; fruits (siliques) glabres dressés contre la tige.

La moutarde n'est nommée dans la Bible qu'en deux occasions, au cours des enseignements de Jésus:

- 1° la parabole du grain de moutarde (Mr 4:30-32, Mt 13:31 et suivant, Lu 13:18 et suivant);
- 2° l'image comparant un peu de foi à un grain de moutarde (Mt 17:20, Lu 17:6).

Dans les deux cas, le point de comparaison porte sur le contraste entre la petitesse de la graine et la grandeur de ses possibilités. Sans doute, on a objecté à Mr 4:31b et Mt 13:32 qu'il existe des graines plus petites encore que celles de la moutarde noire. Mais il ne s'agit point ici de leçon scientifique; le langage du Maître est à la fois poétique (cf. Mr 4:30, Lu 13:18) et proverbial: le grain de moutarde représentait couramment ce qui est presque imperceptible. Le Talmud le cite en parlant de la moindre souillure, la moindre goutte de sang. etc.; et le Coran dit: «A la résurrection, sur les balances justes, personne ne sera trompé du poids d'un grain de moutarde...Devant son tribunal, ce qui ne pèserait qu'un grain de moutarde, fût-il caché...au ciel ou sur la terre, sera produit par Dieu...» (21:48 31:15). Le caractère sentencieux des paroles du Seigneur est encore confirmé par la fin de Mt 17:20: «transporter les montagnes» est un type proverbial d'exploit (1Co 13:2), et on appelait les plus grands rabbins des «déracineurs de montagnes».

De même, en prenant à la lettre la description de l' «arbre dans les branches duquel les oiseaux font leurs nids», on a cru qu'elle ne pouvait s'appliquer au simple pied de moutarde, et l'on a dit que Jésus avait en vue une plante arborescente des climats tropicaux qui se trouve dans le bassin torride de la mer Morte, et très rarement au bord du lac de Galilée: le salvadore de Perse, que les Arabes appellent *khardal* comme la moutarde. Ce *salvadora Persica* Garcin est un arbuste de la fam. des Salvadoracées, dont la racine et l'écorce sont âcres et vésicantes et le fruit comestible, d'une saveur aromatique âcre, comme la moutarde. Mais là encore il ne faut pas presser rigoureusement le sens du langage populaire de Jésus; l'arbre en question était beaucoup trop rare en Palestine pour avoir pu servir à une comparaison familière, et la description de la parabole s'applique évidemment à une plante annuelle ou bisannuelle, qu'on sème, et non à une plante vivace comme le salvadore. La moutarde elle-même, qui en France ne dépasse guère 1 m. ou 1 m. 50, peut atteindre 3 m. sur les rives du Jourdain; on en a vu des exemplaires dépassant la tête d'un homme à cheval. En style oriental, une telle plante peut être appelée arbre, dans le sens d'arbrisseau, surtout quand on la compare aux légumes (Marc Matthieu) et autres plantes cultivées de jardin (Luc).

Quant aux oiseaux, ils s'assemblent en effet sur les branches quand les fruits mûrs s'entr'ouvrant baissent tomber les graines, dont ils sont très friands. Mais c'est encore probablement dépasser le sens du verbe original que de le traduire par font leurs nids alors qu'il signifie simplement se posent, ou, tout au plus, demeurent; après la Vulgate, Lasserre traduit habitent; Cramp, et Bbl. Cent.: s'abritent. Cette description des oiseaux est du reste encore une citation proverbiale, faisant allusion à Eze 17:23, Ps 104:12; il n'y faut donc pas chercher une absolue rigueur de termes.

Les Pères de l'Église, comme Hilaire de Poitiers, ont parfois tiré des applications spirituelles de l'usage de cette plante dans la médecine: l'antiquité connaissait déjà les propriétés révulsives de la farine de graines de moutarde, en sinapismes (du grec *sinapis*); les évangiles n'y font aucune allusion.

REJETON

Les traducteurs se servent de ce mot pour rendre diverses expressions hébraïques qui sont parfois traduites aussi par: racine, germe, semence, plant, rameau, postérité

Au sens propre, c'est le nouveau jet que pousse une plante par sa racine (Job 14:7,9).

Au sens figuré, c'est la descendance de l'homme (Ge 49:22, Job 15:30, Esa 14:30), en particulier celle d'une maison royale (Da 11:7). Ce terme est très important dans son sens messianique : il désigne l'Israël de l'avenir (Esa 6:13 37:32 44:3 60:21), et surtout le Messie lui-même. Ce dernier apparaît déjà, par exemple, dans le vieux texte de 2Sa 23:5. Esaïe (Esa 11:1), comparant la maison de David à un arbre brisé, annonce que de sa racine (Isaï) sortira le rejeton auquel l'avenir appartient (le terme hébreu *nètsèr* employé ici explique sans doute le mot «Nazaréen» dans Mt 2:23). Ce rejeton s'élèvera si haut qu'il sera vu de tous et servira de bannière aux nations (Esa 11:10).

Le serviteur de l'Éternel est aussi comparé à un rejeton, dans Esa 53:2. (cf. Esa 61:11) Ézéchiël déclare que Sédécias, le roi infidèle, sera remplacé dans l'avenir par un rejeton de sa race, le Messie (Eze 17:22,24). Jérémie appelle le roi messianique «le germe» (Jer 23:5 33:15 cf. Esa 4:2). Ce terme, en hébreu *tsemakh*, est repris par Zacharie comme une sorte de nom propre pour désigner le Messie (Za 3:8 6:12). Dans le N.T., Ro 15:12 parle du rejeton de Jessé (=Isaï) en citant Esa 11:1,10, et l'Apocalypse (Ap 5:5 22:16) donne au Messie le titre de «rejeton de David». V B.

GRAIN, GRAINE

L'hébreu de l'A.T. ne précise généralement pas les espèces des grains de céréales (blé, orge, etc.), qui sont broyés ou pilés (Le 2:14,16, 2Sa 17:19, Pr 27:22) et rôtis (Ru 2:14, 1Sa 17:17 25:18). Am 9:9 fait allusion à un grain (litt, caillou) de blé; Le 19:10, à des grains de raisin.

Pour le grain de sable, imperceptible (Sir 18:9), et les grains de sable, innombrables, voir (2Sa 17:11, Ps 139:18) Sable.

Dans la parabole du semeur, il s'agit probablement de blé; le «grain», dont la mention est ajoutée pour la clarté de nos traductions (Mr 4:8, Mt 13:8) alors que le texte grec le sous-entend dans le terme générique *sporos* =semence (Mr 4:4 et suivants et parallèle), représente la Parole de Dieu, dont la croissance peut échouer, malgré l'excellence incontestée de sa qualité, à cause d'un terrain réfractaire. Voir Semence.

--Dans la parabole de l'ivraie (Mt 13:24 et suivants), il s'agit bien de grains de froment (verset 25), mélangés à la contrefaçon, image de l'oeuvre du Diable contre l'oeuvre de Dieu; d'où l'expression proverbiale: «l'ivraie et le bon grain», quoique nos traductions s'en tiennent au terme de «semence».

--Dans la parabole de la semence, propre à saint Mr, (Mr 4:26 et suivant) le «grain tout formé dans l'épi» (verset 28) représente le succès de la croissance due à Dieu: le grec *sitos* désigne ordinairement le froment mûr, prêt pour l'alimentation (Mt 3:12 etc.).

--La parabole du grain de moutarde (Mt 13:31 et suivant et parallèle) s'appuie sur le fait qu'en Orient c'est le type des graines minuscules (bien qu'il y en ait de plus petites, comme celle du pavot); de même que le Coran dira: «Au jour de la résurrection, sur les balances justes, personne ne sera trompé du poids d'un grain de moutarde», ou: «Devant son tribunal, ce qui n'aurait que le poids d'un grain de moutarde, fût-il caché...au ciel ou sur la terre, sera produit par Dieu, (21:46 31:15) de même Jésus citera le grain de moutarde comme terme de comparaison pour une foi minime mais capable de croître (Mt 17:20 et parallèle), et de même dans la parabole il met en contraste la petitesse de ce grain, (*kokkos*) initial avec les grands résultats visibles de la croissance finale.

--Ces deux derniers termes grecs sont réunis (*kokkos* et *sitou*) lorsque Jésus montre dans la transformation

indispensable du grain pour qu'il porte du fruit, l'image de son sacrifice et de sa mort nécessaires pour qu'il sauve le monde (Jn 12:24). Et l'apôtre Paul l'applique à la glorification du corps ressuscité (1Co 15:37). Cette image de la nature, qui jouait un grand rôle dans les mystères païens, avait préparé les âmes à la révélation de la Passion du Sauveur et de la communion des fidèles avec Lui.

Voir A. Westphal, Les Mystères de l'Orient, dans Proph., I, pp. 66-68.

IVRAIE

(grec zizanion, mot d'orig. sémitique, d'où vient l'expression française, «semmer la zizanie», c-à-d, les divisions; latin ebriaca =ivre).



Petite graminée dont plusieurs espèces, fourragères, entrent dans la composition des prairies dites naturelles; la plus commune, ivraie vivace ou ray-grass (*lolium perenne*), constitue nos pelouses,



mais celle dont parle Jésus (dans Mt 13:25 et suivants seulement) est l'ivraie enivrante (***lolium temulentum***), encore plus répandue en Orient que chez nous: ivraie enivrante, les deux mots sont parents; en effet les graines, acides et narcotiques, produisent chez l'homme des symptômes d'empoisonnement; le principe vénéneux réside dans l'ergot ou champignon que porte souvent la plante, en sorte que les accidents sont d'autant plus graves qu'elle est plus verte. La proportion de 1 /9 de farine d'ivraie mélangée à celle du blé empêche la fermentation du pain; la moitié de cette proportion peut provoquer des effets déplorables. Cette ivraie abonde dans les champs: Virgile (*Géorg.*, I, 154) dit au laboureur de se défaire de la «sterile ivraie» (*infelix lolium*). La pratique d'en semer parmi le froment (Mt 13:26) était connue, paraît-il, et même prévue et punie par la loi romaine.

Les deux plantes en herbe se ressemblent; mais un oeil exercé distingue les feuilles plus étroites, plus aiguës, plus sombres, de l'ivraie; à la maturité, sa tige grêle et courte et surtout ses épillets en zigzag à petits grains noirs sont très différents des épis de blé gros et droits (Mt 13:26). On s'est figuré, par une erreur tenace, que l'ivraie pouvait être du blé dégénéré dans les mauvaises saisons: c'est l'excès d'humidité qui fait en même temps prospérer l'ivraie et pourrir le blé, deux effets contraires de la même cause, mais sans lien entre eux de cause à effet. Quant à les séparer l'une de l'autre en cours de croissance, tous les cultivateurs du temps de Jésus savaient que c'eût été néfaste au blé (Mt 13:29), leurs racines étant inextricablement mêlées; aujourd'hui l'Oriental sait faire le triage quand les épis sont bien formés: soit en arrachant une à une les tiges d'ivraie, soit en les enlevant des gerbes une fois la moisson coupée, soit en passant les grains dans un crible assez fin qui laisse tomber ceux d'ivraie, plus petits. (Voir Dalman, *Itin.*, p. 250s.)

La «parabole de l'ivraie dans le champ» (Mt 13:36) a été considérée par certains auteurs comme représentant, dans les sept paraboles du Royaume chez Matthieu (Mt 13), celle de la semence chez Marc (Mr 4:26-29); mais si elles ont en commun, en effet, les semailles de l'homme qui s'endort ensuite normalement, et la croissance jusqu'à la moisson sans autre intervention humaine, elles ne peuvent cependant se réduire l'une à l'autre, précisément à cause de l'idée originale qu'introduit l'image de l'ivraie: après la vision optimiste du développement infaillible et secret dû à Dieu seul, c'est la vision pessimiste des deux développements ennemis, dus à Dieu et au Diable, et provisoirement inséparables dans l'économie présente.

La parabole de l'ivraie est adressée à des Juifs qui attendaient un règne messianique inauguré par le jugement. Jean-Baptiste l'avait rappelé (Mt 3:10-12), et c'était le ministère miséricordieux de Jésus (Mt 9:13 12:15-31) qui l'avait troublé dans sa prison (Mt 11:2 et suivants); lorsque les Pharisiens venaient de dénoncer dans ce ministère de guérison l'oeuvre du Prince des démons (Mt 12:24 et suivant), le Seigneur, tout en leur faisant entendre un avertissement sévère (Mt 12:32), ne les avait pas supprimés du monde pour leur opposition irréductible au Christ; les disciples eux-mêmes, plus ou moins déçus dans leurs espérances messianiques, allaient exprimer leur impatience dans l'appel au feu du ciel, à la façon de l'A.T., contre les rebelles (Lu 9:54 et suivant, cf. 2Ro 1:9). Et Jésus, après avoir signalé dans la parabole du semeur la résistance des mauvais terrains, enseigne par cette parabole de l'ivraie que dans ce monde où sont entremêlés enfants du Royaume et enfants du Malin, la séparation sera certainement opérée, mais seulement à la fin des âges, non par les hommes mais par les anges, mandataires du Fils de l'homme (Mt 13:37,43). Ce point central bien défini, nous ne voyons pas pourquoi l'explication attribuée au Maître lui-même devrait être tenue plutôt pour l'oeuvre de l'évangéliste, comme le pensent quelques-uns; même si certains termes et idées en sont familiers au judaïsme, c'est une grande leçon de patience donnée aux disciples, aux enfants du Royaume, au nom de la patience divine.

On voit par là enfin qu'il n'y est nullement question de discipline ecclésiastique, ce que de séculaires controverses ont introduit à tort dans cette parabole. S'il s'agissait de l'Église, elle interdirait en effet toute mesure de sanction à l'égard des membres indignes; mais «le champ, c'est le monde» (Mt 13:38) et non pas l'Église, que les disciples ne connaissaient pas encore, et où ils affirmeront dès ses débuts, la nécessité d'une discipline pour sauvegarder les mœurs et la foi des fidèles (1Th 5:14,2Th 3:14,1Co 5:2,13 etc.). C'est l'humanité tout entière qui se trouve tellement viciée, et divisée, par l'Ennemi, qu'il est impossible et interdit aux hommes d'y opérer les triages définitifs: le bon grain et l'ivraie n'apparaîtront en pleine lumière qu'au jour du jugement dernier.

C'est de cette parabole qu'est issue la locution proverbiale: «ivraie et bon grain». Jn L.

ALIMENTATION

La Palestine, pays « ruisselant de lait et de miel » (Ex 3:8,17 33:3,No 13:27 14:7), se prêtait également à la culture, qui dominait dans le nord, et à l'élevage, qui se pratiquait surtout dans la région montagneuse du sud (De 8:7-14 11:8-12). Elle offrait donc à ses habitants des ressources alimentaires abondantes et variées qui seront successivement passées en revue ici. Pour ce qui concerne la préparation des aliments et la manière de les servir.

PRODUITS DU SOL.



Les céréales cultivées chez les Israélites étaient le **froment**, l'orge, l'épeautre, ou blé de montagne, et le millet. Un usage populaire, très ancien et très simple, consistait à griller les épis sur des plaques ou des pierres chaudes; on obtenait ainsi le qâli, ou grain rôti, si souvent mentionné dans l'A.T.: de transport et de conservation faciles, c'était, en particulier, la nourriture des moissonneurs, des gens en voyage et des guerriers (Ru 2:14,1Sa 17:17 25:18,2Sa 17:28).

Cependant, de l'orge et du blé on tirait surtout des farines de qualités différentes, selon que la mouture et le tamisage en étaient plus ou moins achevés. Le grain, qui avait été détaché de la paille par battage (Jug 6:11,Ru 2:17) ou par foulage (De 25:4,Os 10:11), était écrasé à l'aide de meules circulaires, l'inférieure fixe, l'autre mobile et mue par la main, ou broyé et pulvérisé dans des mortiers (No 11:8,De 24:6,Jug 16:21,Esa 47:2,Jer 25:10). La farine servait à la fabrication du pain, de gâteaux (Ge 18:6,1Ro 19:6), de galettes (Ex 29:2,23,Le 8:26) et d'une bouillie analogue, semble-t-il, à la polenta romaine, au porridge anglais ou à la gaude franc-comtoise (arisâh ; dans les traductions françaises, ce mot est habituellement rendu par l'expression: prémices de la pâte; cf. No 15:20 et suivant, Ne 10:37,Eze 44:30). Le pain d'orge était le pain des paysans et des petites gens (Jug 7:13,2Ro 4:42,Jn 6:9,13).

La culture maraîchère était aussi pratiquée dans le pays, où l'on connaissait les jardins potagers (1Ro 21:2). La Bible mentionne uniquement, il est vrai, les lentilles et les fèves (Ge 25:34,2Sa 17:28,23:11), dont on faisait des potages et des ragoûts (Ge 25:29,34), ou bien que l'on réduisait, au besoin, en farine, comme succédané pour la fabrication du pain (Eze 4:9). Toutefois, il y a lieu de penser que les concombres, les melons, le poireau, l'oignon et l'ail, si appréciés des Israélites pendant le séjour en Egypte, ont (No 11:6) été cultivés aussi en Canaan (Esa 1:8). Au reste, le livre I er de la Mischna, qui traite longuement des choses relatives à l'agriculture, énumère d'autres légumes connus et cultivés en Palestine et dont quelques-uns devaient entrer dans la composition du plat d'herbes amères du repas liturgique de la Pâque: pois chiche, chicorée, laitue, endive, radis, etc.

Les fruits constituaient une autre ressource importante. Selon la tradition sacerdotale, les récoltes des arbres fruitiers ne pouvaient être mises à profit qu'à partir de la cinquième année, sans doute parce que, les trois premières étant de moindre qualité, on ne pouvait offrir que la quatrième comme prémices à l'Éternel (Le 19:23 et suivants).

--Les figes étaient tout particulièrement estimées: (Jug 9:11) on les consommait fraîches (Esa 28:4,Jer 24:2,Os 9:10) ou bien séchées et comprimées, comme c'est encore aujourd'hui l'usage (1Sa 25:18 30:12,1Ch 12:40,Jug 10:5). Le fruit du sycomore ou figue-mûre, moins recherché, n'était cependant pas dédaigné (1Ro 10:27,Ps 78:47,Am 7:14). Il convient d'indiquer, au passage, que l'on attribuait aux figes une vertu curative: on les employait, par exemple, en cataplasmes contre les furoncles et les tumeurs (2Ro 20:7, cf. Esa 38:21).

--Le raisin abondait: (Esa 32:12) l'histoire des espions envoyés en Canaan donne une idée de la fécondité et de la magnificence du vignoble palestinien (No 13:20,23,24). L'expression «sang des raisins» qui se rencontre sous la plume des auteurs sacrés (Ge 49:11,De 32:14, Sir 39:26 50:16) et certaines allusions aux vendanges (Esa 63:2) semblent indiquer que le raisin rouge était le plus répandu. On le mangeait frais à l'époque des vendanges, temps de grandes réjouissances (Jug 9:27,Esa 16:10,Jer 48:33); on le faisait aussi sécher au soleil, comme la figue (No 6:3) et, sous cette forme, il constituait une des provisions de bouche du voyageur et du soldat (1Sa 25:18 30:12,1Ch 12:40), ou bien servait à la confection de gâteaux (2Sa 6:19,1Ch 16:3,Ca 2:5,Os 3:1). Mais surtout on en tirait le vin que l'on conservait dans des outres de peau de chèvre Jos 9:4 Job 32:19,Mt 9:17 ou dans des vases de terre Jer 13:12: les crus les plus recherchés étaient ceux du Liban (Os 14:7).

--Les olives, que l'on récoltait un peu partout à travers le pays, servaient principalement à la fabrication de diverses variétés d'huile: on peut juger de l'importance de la production par les livraisons que Salomon avait consenties au roi de Tyr en échange de matériaux et de main-d'oeuvre pour la construction du Temple (1Ro 5:11,2Ch 2:10). Bien qu'on n'en trouve pas une indication formelle dans la Bible, il est probable que, comme aujourd'hui, on consommait aussi des olives fraîches ou confites dans une préparation spéciale).

--Paraissaient encore sur la table de l'Israélite: dattes, abondantes autour de Jéricho, et qu'on mangeait fraîchement cueillies sur le palmier, ou bien séchées (De 34:3,Joe 1:12); grenades (No 13:23,De 8:8,Ca 4:13); pistaches (Ge 43:11); amandes (Ec 12:7,Jer 1:11); noix (Ca 6:11); pommes ou coings (Ca 2:5 7:10); oranges et citrons (Pr 25:11: pommes d'or).

Les condiments d'ordre végétal les plus usités étaient le cumin (Esa 28:25,27), la coriandre (Ex 16:31,No 11:7), la menthe poivrée et la rue (Lu 11:42), l'anet ou fenouil (Mt 23:23), la moutarde, dont on utilisait non pas la graine, mais la feuille hachée menu (Mt 13:31 17:20), les câpres (Ec 12:7), le safran (Ca 4:14), la cannelle (Sir 24:15) et enfin, à une époque plus récente, le poivre, que l'on trouve nommé dans la Mischna.

PRODUITS DE L'ETABLE ET DE LA BASSE-COUR.

Si l'Israélite était autorisé à manger de tous les végétaux comestibles, il n'en était pas ainsi en ce qui concerne les viandes. Selon la tradition sacerdotale, le régime primitif de l'homme et des bêtes aurait même été exclusivement végétarien (Ge 1:19 et suivant) et l'autorisation de manger la chair des animaux ne serait intervenue qu'après le

déluge (Ge 9:3). En tout cas, aux temps historiques, l'usage de certaines viandes était proscrit par la législation mosaïque; le Lévitique et le Deutéronome donnent toutes les précisions à cet égard: étaient réputés impropres à la consommation, parce qu'immondes ou impurs, les quadrupèdes qui ne présentent pas, à la fois, le double caractère d'être des ruminants et d'avoir la corne du pied fendue (le porc était l'objet d'une répulsion particulière, sinon dans les textes mosaïques, du moins dans la tradition: Esa 65:4 66:17, Mt 8:30, 1Ma 1:47), les animaux aquatiques n'ayant ni nageoires, ni écailles, les oiseaux de proie, les oiseaux de nuit, quelques autres volatiles nominalement spécifiés et les reptiles en général (Le 11:2-47 20:25, De 14:3-20; cf. Eze 4:14, Ac 10:11-14).

Même la consommation des viandes d'animaux appelés purs était soumise à des règles auxquelles on ne pouvait déroger sans contracter une souillure rituelle grave. La principale concernait la prohibition du sang, que le code sacerdotal fait remonter à la plus haute antiquité: (Ge 9:4) défense formelle était faite de manger la chair d'animaux étouffés ou abattus sans écoulement du sang; la mise à mort devait se faire par égorgement et la loi justifiait cette exigence par l'affirmation répétée que dans le sang réside l'âme, c'est-à-dire le principe de la vie (Le 3:17 7:26 17:10-14, De 12:16, 23 15:23, 1Sa 14:32-35, Eze 33:25). Par suite, il était interdit d'utiliser la viande d'animaux morts naturellement ou déchirés par des bêtes de proie (Ex 22:31, Le 17:15 22:8, De 14:21, Eze 4:14). La graisse non plus ne pouvait servir à l'alimentation (Le 3:17), particulièrement celle du boeuf, de l'agneau et de la chèvre (Le 7:22-25). Le tendon de la hanche enfin était prohibé: (Ge 32:31 et suivant) l'origine de cet usage, dont il n'est pas fait mention du reste dans les codes rituels, était rapportée à l'épisode de la lutte de Jacob avec l'ange.

Pour ne pas enfreindre ces diverses prescriptions et ne pas s'exposer à «commettre une abomination», l'Israélite fidèle s'abstenait de toucher à des mets préparés par des mains païennes (Da 1:8, Os 9:3, 2Ma 5:27 6:7, 8, 18 7:1, 7, 8, 3Ma 3:4, 7, Tob 1:10-11, Jdt 12:2 et suivant). La même préoccupation explique également certaines règles d'ordre alimentaire que les judéo-chrétiens réussirent à faire adopter par le concile de Jérusalem, en l'an 48, à l'égard des païens gagnés à la foi évangélique (Ac 15:20, 29; prohibition du sang et de la chair d'animaux étouffés) et les discussions qui surgirent dans l'Église de Corinthe et fournirent à l'apôtre Paul l'occasion de définir l'attitude chrétienne sur ce point (1Co 8:1-10 10:19, 23-33; cf. Ro 14:14-23).

La viande de chèvre, de prix modique, était sans doute l'aliment du pauvre; celle du chevreau, plus recherchée et que l'on servait volontiers aux convives inattendus, parce que, peut-être, de préparation plus rapide (Jug 6:19 13:15, 1Sa 16:20), ne devait pas être bouillie dans le lait de la mère (Ex 23:19 34:26, De 14:21; la raison de cette mesure n'est pas indiquée: il s'agissait ou bien d'interdire un usage païen, ou bien d'empêcher que la mère fût privée du petit qu'elle allaite encore; cf. Le 22:26-28, De 22:6); on pouvait, au besoin, substituer le chevreau à l'agneau dans le repas de la Pâque (Ex 12:5). Les riches troupeaux de moutons qui paissaient à travers le pays (1Sa 25:2, Job 42:12, Ps 65:13 144:13) fournissaient une viande abondante: le gigot ou l'épaule était le morceau de choix que l'on offrait à un hôte de distinction (1Sa 9:24; cf. Eze 24:4); la queue était ordinairement réservée pour les sacrifices d'actions de grâces (Ex 29:22, Le 3:9); l'agneau rôti constituait le plat symbolique du souper pascal (Ex 12:3-8 et suivant).

La viande de boeuf était particulièrement appréciée (Pr 15:17) et celle du veau, plus délicate, l'était davantage encore: on la servait aux repas de fête (Ge 18:7, Lu 15:23).

Des chèvres, des brebis et des vaches, peut-être aussi des chamelles, on tirait le lait, qui était la base de l'alimentation des enfants (Ge 18:8 32:16, De 32:14, Pr 27:27, Esa 7:21 et suivant); la crème et le beurre figuraient aussi sur la table de l'Israélite (2Sa 17:29, Job 29:6, Pr 30:33, Esa 7:15), de même que le fromage (1Sa 17:18, 2Sa 17:29, Job 10:10).

L'élevage très commun des pigeons et des tourterelles (Esa 60:8) procurait, en abondance, une pièce de volaille peu coûteuse, souvent utilisée pour la table sans doute, et dont l'emploi était fréquemment prévu dans le rituel des sacrifices (Le 1:14 5:7 12:8, Lu 2:24, Mt 21:12). Les volailles engraisées, dont il est fait mention dans le relevé des victuailles qui étaient de consommation courante à la cour du roi Salomon (1Ro 4:22 et suivant), étaient

vraisemblablement des oies. La poule de basse-cour a dû être introduite dans le pays après le retour de l'exil (Mt 23:37 26:34, Mr 13:35).

Les oeufs étaient un article d'alimentation courant et d'emploi commun chez les villageois et les pêcheurs (Job 6:6, Esa 10:14, Lu 11:12).

PRODUITS DE LA CHASSE ET DE LA PECHE.

La chasse, ressource commune et très en faveur à l'époque nomade et patriarcale (Ge 10:9 25:27 27:3 et suivant), fut sans doute moins pratiquée par la suite, une fois les douze tribus établies en Canaan; mais elle ne fut pas tout à fait abandonnée: (Le 17:13) preuve en soient certains exploits cynégétiques fameux (Jug 14:6, 1Sa 17:34-37 2Sa 23:20) et les images empruntées par les auteurs sacrés à l'art du chasseur (Esa 51:20, Jer 16:16, Eze 19:8, Am 3:5) ou aux mœurs des animaux sauvages (No 23:22, 2Sa 2:18, 1Ch 12:8, Ps 42:2, Pr 6:5, Ca 8:14, Esa 35:6). Le gros gibier, dont la consommation était autorisée par la législation deutéronomique, était le cerf, la gazelle, le daim, le bouquetin, le chevreuil, la chèvre sauvage et la girafe (De 14:5; cf. 1Ro 4:23). Les oiseaux «purs» ne se trouvent pas énumérés dans les codes rituels, mais il est fait mention ici et là dans la Bible, comme d'oiseaux comestibles, de la perdrix (1Sa 26:20, Jer 17:11, Sir 11:30), de la caille (Ex 16:13, Ps 105:40, Sag 16:2 19:12) et des passereaux (Ps 84:4, Mt 10:29; cf. Ne 5:17 s).

Le poisson constituait un mets fort commun et auquel on recourait fréquemment (No 11:5). A Jérusalem, près d'une porte à laquelle il semble avoir donné son nom (2Ch 33:14, Ne 3:3, Sop 1:10), se tenait, en effet, un grand marché de poissons alimenté par les villes du littoral méditerranéen (Ne 13:16) et certainement aussi par le lac de Tibériade, les pêcheries de la tribu de Zabulon étant une source de richesses réputée (De 33:19). Il est vraisemblable que, à l'époque biblique comme aujourd'hui, on salait et séchait le poisson, qui s'emportait ainsi facilement en voyage: il se peut que ce soit avec des poissons séchés que Jésus nourrit la multitude (Jn 6:9, Mr 6:38 et parallèle).

L'Israélite, pour son alimentation, tirait aussi parti de certains insectes, en particulier des sauterelles: (Mt 3:4) on en connaissait plusieurs espèces, dont quatre étaient réputées «pures» (Le 11:22, Joe 1:4 2:25). On les mangeait sans doute, comme aujourd'hui, à l'eau et au sel, ou sautées dans l'huile chaude; ou bien, après en avoir ôté la tête et les pattes, on les faisait sécher au soleil pour les réduire en poudre dans un mortier: cette poudre, mêlée à de la farine, servait à confectionner des galettes d'un goût un peu amer. Des abeilles sauvages on recherchait le miel. (Jug 14:18, Pr 24:13 25:16, Mr 1:6 Lu 24:42), que l'on recueillait au creux des arbres ou au flanc des rochers (De 32:13, Ps 81:16); il y en avait, semble-t-il, une telle abondance qu'on en exportait (Eze 27:17).

BOISSONS.

Le vin était boisson courante et produit de prédilection, dont on disait qu'il réjouit Dieu et les hommes (Jug 9:13, No 15:7, Sir 31:27); on le buvait doux, au sortir du pressoir, ou fermenté; parfois, on le coupait d'eau (Esa 1:22); ou encore on y ajoutait des aromates, poivre, câpres, cannelle, myrrhe, etc. (Ca 8:2, Ps 75:9, Pr 9:5, Mr 15:23); comme partout, le vin vieux était plus apprécié que le nouveau (Esa 25:6, Lu 5:39); les travailleurs des champs, pour se désaltérer sans s'exposer à l'ivresse, buvaient volontiers du vinaigre étendu d'eau (Ru 2:14). Outre le vin, on connaissait encore une autre boisson appelée chécar (=enivrante): ce mot qui désignait, admet-on généralement, un vin de dattes ou une bière d'orge ou de millet, est rendu dans les Bibles françaises par l'une des expressions: boisson enivrante, boisson ou liqueur forte, cervoise (Le 10:9, No 6:3, 1Sa 1:15, Esa 5:11 56:12). Il est fait également mention, enfin, d'un breuvage obtenu par la fermentation du jus de grenade, le moût de grenade (Ca 8:2).

--Voir encore Lait, Pain, etc. Consulter Stapfer, Pal., liv. I, ch. IX; Bertholet, Hist. Civ. Isr., 2 e p., ch. VI Ch. K.

BLÉ

1. dâgân (39 fois, dans Gen., Nomb., Deut., Rois, Chr., Néh., Ps., Jér., Ezéch., Os., Joël, Agg., Zach.). C'est le blé en général, sans spécification, représenté comme une des principales richesses du pays, avec l'huile, le moût, le miel, le bétail. La principale espèce de dâgân est:

2. la khittâh (29 fois, dans Gen., Ex., Deut., Jug., Ruth, 1 et 2Sa., 1 Rois 1 et 2 Chr., Job, Ps., Cant., Es., Jér., Ezéch., Joël). C'est le froment. De 8:8 décrit le pays où Israël va entrer, comme un pays de froment, d'orge, de vignes, de figuiers, etc.

Le Cantique de Moïse, énumérant les bienfaits de l'Éternel, rappelle qu'il a donné à Israël le miel de l'abeille, l'huile de l'olivier, le beurre des vaches, le lait des brebis, la graisse des agneaux, des brebis et des boucs, la fine fleur du froment, le sang de la grappe (De 32:13 et suivant). «Si ma terre crie contre moi, dit Job (Job 31:40), qu'elle produise des épines au lieu de froment » Les mauvaises récoltes sont dues à l'ardente colère de l'Éternel: «Ils ont semé le froment et ils moissonnent des épines», dit Jérémie (Jer 12:13). «Si mon peuple voulait m'écouter, dit un ps., je le nourrirais de la moelle du froment, je le rassasierais du miel du rocher» (Ps 81:16 147:14).



3. coussèmèth (Eze 4»). C'est l' **épeautre**. Il est mentionné à propos des plaies d'Egypte: «le lin et l'orge furent frappés, car l'orge était en épis et le lin en fleur; mais le froment et l' épeautre ne furent point frappés, parce qu'ils sont tardifs» (Ex 9:32). Esa 28:25 nous apprend qu'on mettait «le froment dans les sillons, l'orge à sa place marquée et l'épeautre sur les bords».

4. qdmdh (Ex 22:8, 2Ro 19:26, Esa 37:27). C'est le blé encore sur pied. Les chacals lâchés par Samson avec des torches brûlèrent aussi bien le blé en gerbes que les qâmôth (Jug 15:5). La fête des semaines commençait à partir du jour où l'on mettait la faucille dans la qâmâh (De 16:9). Esa 17:5 prédit qu'il en sera d'Israël comme du moissonneur qui rassemble la qâmâh et qui de son bras fauche les épis.

5. bar, bâr (Job 39:15, Pr 11:26, Am 5:11 8:5,6). C'est le blé en grain, le blé battu. Joseph amasse du bâr à la disposition de Pharaon pendant les sept années d'abondance, innombrable comme le sable; il en fait remplir les sacs de ses frères (Ge 41:35, 49 42:2-25 etc.). «Qu'a de commun la paille avec le bâr?» (Jer 23:28). «Avec le retour de la faveur divine, Israël verra ses greniers se remplir de bâr» (Joe 2:24). Dans les Psaumes (Ps 65:13 72:16) le mot est employé comme syn. de qâmâh.

Le blé appartient à la fam. des Graminées, genre triticum, lequel comporte un nombre considérable de variétés et de races: t r. vulgare Vill. ou sati-vum (blé d'hiver, var. hybernum L.; blé d'été, oestivum L.), t.r. Polonicum L. (blé de Pologne ou de Russie), tr. iurgidum L. (pétanielle, blé poulard), tr. durum Desf. (blé dur), tr. monococcum L. (en grain, locular), tr. dicoccum L. ou amy-leum (amidon, amidonnier), tr. spelta L. (épeautre). Ce qui distingue l'épeautre, c'est que son grain est enveloppé dans les glumes et glumelles (balles), et non pas nu comme dans les autres espèces. Ch-Ed. M.

ORGE



(hébreu sehôrâh, gr. krithai). Cette céréale est mentionnée dans la Bible presque aussi souvent que le blé: 36 fois, dont 3 dans le N.T.; il y est question soit de la plante sur pied (2Sa 14:30, Joe 1:11, Job 31:40 etc.), soit de ses semailles (Esa 28:25, Le 27:16 etc.) ou de sa moisson (2Sa 21:9 etc.), soit du grain récolté, vanné (Ru 3:2), mesuré (Ru 3:15), préparé pour l'alimentation (Eze 4:9-13), etc.

L'orge est de la fam. des Graminées, genre hordeum. On pense que l'espèce connue de la Bible est généralement l'orge à deux rangs, **h. distichum** L., qui a été trouvée à l'état sauvage dans l'Asie occident., l'Arabie Pétrée, autour du Sinaï, dans les ruines de Persépolis, près de la Caspienne, au midi de la Caucasic, en Turcomanie. L'épi de cette espèce (poumoule, baillarge, partielle, marsèche) est comprimé, allongé, à arêtes dressées; il ne présente que deux rangées longitudinales de grains, les quatre autres étant avortées et représentées par des glumes. Dans l'hordeum vulgare L., orge commune, les épillets sont en six rangs irréguliers, toutes leurs fleurs étant fertiles. Ce sont les glumelles inférieures, munies d'une très longue arête, qui ont valu au genre son nom d'hordeum (=hérissé de pointes, du latin horrere), comme aussi son nom hébreu qui signifie la barbue.

D'après Pline l'Ancien, l'orge aurait été le premier aliment végétal de l'homme. Elle était cultivée en Canaan avant la conquête israélite (De 8:8) ainsi qu'en Egypte (Ex 9:31).

En Palestine les semailles d'orge se font normalement après les pluies d'automne; l'époque de la récolte varie suivant le climat, entre mars (vallée tropicale du Jourdain) et le début d'août (sur les hauteurs), dans la moyenne en avril, donc autrefois aux environs de la Pâque. (cf. Le 23:10-12) La moisson des orges précédait celle des blés (Ex 9:31 et suivant, Ru 1:22 2:23); la coutume généreuse envers les glaneuses était la même pour les deux moissons (Ru 2:16 et suivant).

L'orge était généralement préparée sous forme de pain ou de gâteau non levé, sorte de galette ronde (Jug 7:13). Tels devaient être les gâteaux de farine de Sara faits en l'honneur de l'étranger (Ge 18:6); encore aujourd'hui, les Arabes du désert offrent à leurs visiteurs imprévus des galettes d'orge cuites à la hâte. Tels étaient les vingt pains du miracle d'Elisée (2Ro 4:42). Tels étaient les cinq pains du petit garçon le jour de la multiplication des pains par Jésus: c'est le 4^e évangile, qui nous apprend qu'ils étaient d'orge (Jn 6:9-13). Le pain de farine d'orge est lourd, grossier et moins nourrissant que le pain de seigle ou de blé, car il est dépourvu du gluten qui rend la farine plus savoureuse et qui est essentiel à la fermentation de la pâte. Aussi, avec le développement de la civilisation, l'orge céda-t-elle la place peu à peu au froment; évaluée moins cher que lui, deux fois (2Ro 7:1,16) ou trois fois (Ap 6:6), elle demeura la nourriture des pauvres, des campagnards (Ru 3:15) et des populations refoulées des plaines sur les sommets.

Les troupes romaines défaillantes en temps de guerre étaient condamnées, d'après Tite-Live, au pain d'orge au lieu de pain de froment; en pays turc, le commun peuple se plaignait couramment que les oppresseurs ne lui laissent à manger que du pain d'orge; les bédouins lancent parfois contre leurs ennemis Piniure: mangeurs de pain d'orge! Cette infériorité de l'orge éclaire plusieurs textes bibliques: le gâteau d'orge que le Madianite voit en songe représente pour lui l'ennemi israélite méprisé, troupe de paysans (Jug 7:13), qui va d'ailleurs vaincre les guerriers professionnels; le prophète dénonce un choquant contraste dans son apostrophe: «Vous me déshonorez pour quelques poignées d'orge!» (Eze 13:19); c'est l'orge qui constitue le salaire infamant de la femme adultère (Os 3:2), ou encore qui remplace le blé, par flétrissure, dans l'étrange offrande de jalousie (No 5:15).

Les grains d'orge entrent dans la composition de la bière (mélangée au houblon depuis le IX^e siècle). Un usage analogue était connu dès la plus haute antiquité, de l'Egypte et d'Israël, des Grecs et des Romains. La Mischna parle

de différentes boissons fermentées dont le vin d'orge, pour lequel l'Égypte était renommée: c'était la boisson d'orge fermentée, et elle a précédé dans tous nos pays la bière proprement dite.

L'orge était si commune en Palestine qu'elle ne servait pas seulement, comme le blé, à certains paiements en nature (2Ch 2:10 27:5), mais qu'elle entraînait surtout, à la place de l'avoine, à peu près inconnue, dans l'alimentation du bétail: attelages de Salomon (1Ro 4:28), mulets, etc., comme on le voit aussi dans Homère. Les rabbins l'appelaient la nourriture des animaux. C'est aussi l'abondance de ses grains qui lui valut de servir primitivement d'unité de mesure linéaire: en longueur, 2 grains d'orge équivalaient à un doigt, 8 à une main, 24 à un empan, 48 à une coudée de 45 cm.; cette dernière mesure était encore établie, d'après la tradition rabbinique, par 144 grains d'orge (12 x 12) de taille moyenne placés côte à côte en largeur. Jn L.

JONC, PAPYRUS, ROSEAU

1. agmôn (Job 40:21).

Le mot se rattache par l'étym. à agam, marais; c'est une plante de marécage, qui a fort embarrassé les traducteurs: on a traduit le mot hébreu par dard, muselière, anneau, entrave, roseau, jonc. L' agmôn est opposé à la palme comme la queue à la tête (Esa 9:13 19:15), c-à-d, comme un végétal d'ordre inférieur à un végétal d'ordre supérieur. Quand Ésaïe 58:5 demande si c'est jeûner que de courber la tête comme un agmôn, il évoque l'image d'une herbe qui plie au vent. Dans Job 41:11, l'agmôn est considéré comme combustible, d'où la traduction chaudière.

L'hypothèse qui nous paraît la plus probable est celle qui fait de l'agmôn une Joncacée, juncus (il y en a 189 espèces), ou luzula (38 esp.). Ce sont des plantes herbacées, terrestres ou aquatiques, vivaces ou annuelles, à rhizome traçant ou cespiteux, à tiges feuillées ou munies à leur base d'écaillés engainantes; à feuilles linéaires, planes, canaliculées ou cylindriques, souvent marquées de plis transversaux de distance en distance, quelques fois toutes radicales; à fleurs petites, ordinairement brunâtres, solitaires ou en glomérules, en cymes ou en corymbes, les rameaux de l'inflorescence munis chacun à la base de deux bractées constituant une gaine tubuleuse qui embrasse la base du rameau.

2. gômé



Des rares données de l'A.T, la seule chose qui ressorte avec évidence, c'est que le gômé est une plante du bord des eaux (Esa 35:7), habitant avec le jonc les lieux marécageux (Job 8:11), assez vigoureuse pour qu'il fût possible d'en faire des esquifs comme le berceau du petit Moïse (Ex 2:3), ou même de véritables barques (Esa 18:2). Dans ce dernier passage, la Vulg, traduit par papyrus, et c'est ainsi que l'entendent aujourd'hui de bons auteurs. Le papyrus est de la famille des Cypéracées, genre cyperus (=souchet), dont il existe 400 espèces tropicales et subtropicales, esp. cyperus papyrus L.

(Afrique, Calabre, Sicile). Ce souchet est une grande et belle plante, dont la tige, haute de 2-4 m. et grosse comme le bras, est triangulaire dans sa partie

supérieure, l'un des angles étant toujours opposé au courant; elle porte à son sommet une ombelle composée très ample et fort élégante. La tige est remplie d'une moelle semblable à celle du sureau, mais traversée par des vaisseaux fibro-vasculaires et par de

longs méats aérifères. Les anciens Égyptiens découpaient la moelle du sommet de la tige du papyrus en minces lanières longitudinales dont la largeur était déterminée par l'épaisseur de la tige (5-6 cm.), et dont la longueur pouvait varier considérablement (20-30 cm.); ces lanières étaient déposées côte à côte de manière à former une première feuille, sur laquelle on superposait à angle droit d'autres lanières; les couches étaient rattachées l'une à l'autre au moyen de glu, humectées avec de l'eau, de préférence de l'eau du Nil; les feuilletts ainsi obtenus étaient pressés, séchés au soleil et polis avec des polissoirs d'ivoire pour faire disparaître toute inégalité de la surface; c'est au papier ainsi obtenu, en apparence fragile et périssable et qui servait pour la correspondance, les pièces commerciales et même officielles, qu'on est redevable des connaissances actuelles relatives à l'ancienne Égypte.

Aujourd'hui le papyrus n'existe plus dans le Delta du Nil.

3. âkhou

Cette plante, mentionnée Ge 41:2,18 (Vers. Syn.: marécages), et Job 8:11 en même temps que le papyrus, était probablement, comme le suggère la traduction de la Vulg, (carectum), une sorte de carex ou laïche (fam. des Cypéacées).

4. qânè

Ce mot a plusieurs sens dans l'A.T. Le sens primitif est celui de tuyau, tube, tige (Ge 41:5,22); les sens principaux et dérivés sont les suivants:



(a) Le roseau (Esa 19:6 35:7), de la famille des Graminées. On pense que celui dont il est question dans l'A.T., puis sous le nom de calamos dans le N.T., est l' **arundo Donax L.** (roseau à quenouille, canne de Provence, grand roseau, roseau des jardins), plante vivace de l'Europe mérid., dont les souches charnues et rampantes deviennent très ligneuses en vieillissant. Elles émettent des tiges nombreuses, dressées en touffes, et d'un port qui rappelle celui du bambou, entourées de grandes et belles feuilles alternes, rubanées, retombantes, planes, lancéolées-aiguës, lisses sur les bords, d'un vert glauque. Les épillets de l'inflorescence, très nombreux, forment une vaste panicule compacte, très poilue, de 30-40 cm. de haut., roussâtre puis blanchâtre. Cette graminée est encore très commune sur les rives du Jourdain et en particulier dans les marécages de Hoûlé (eaux de Mérom). Ses longs épis plumeux, continuellement agités par la brise, sont un trait caractéristique du paysage (Mt 11:7, Lu 7:24); comp, le chuchotement des roseaux

dans la fable de Midas. C'est des petites tiges que les anciens firent la plume: calamos (3Jn 13). On en faisait aussi des pipeaux champêtres. Un roseau servit à élever jusqu'au Crucifié l'éponge vinaigrée (Mt 27:48). C'est aussi d'un roseau que les soldats avaient fait au roi des Juifs un sceptre dérisoire, dont ils le frappèrent (Mt 27:29 et suivant). Dans la Bible, le roseau est surtout l'image de la fragilité (1Ro 14:15, Eze 29:6); d'où la page célèbre de Pascal: «L'homme n'est qu'un roseau...» Sans doute, il plie au vent (comp. La Font., le Chêne et le Roseau), mais parfois il rompt aussi: s'il est «froissé», c-à-d, écrasé ou détérioré en un point de sa tige, il devient non seulement inutile mais encore dangereux, car malgré son apparence normale il est prêt à céder sous la moindre pesée et la main qui s'y appuyait risque d'être percée par la pointe de sa cassure; d'où l'image de l'Egypte traîtresse (2Ro 18:21 parallèle Esa 36:6), et aussi celle du Serviteur de Jéhovah qui n'achèvera pas les malheureux meurtris (Esa 42:3, cité et réalisé par le Seigneur Jésus: Mt 12:20).



(b) Le roseau ou canne aromatique, (Ex 30:23, Ca 4:14, Esa 43:24) r. odorant, galanga des marais, **acorus calamus L.**, est de la fam. des Aracées. C'est une herbe qui croît surtout dans les lieux humides de l'Inde et de l'Arabie, (Jer 6:20, Eze 27:19) et qui a été introduite en Europe dès le Moyen âge. La racine, d'où l'on extrayait une huile aromatique, consiste en une souche cylindrique, rhizomateuse, roussâtre, cannelée, très odorante, d'où s'élèvent perpendiculairement des feuilles en forme de glaive, striées, longues d'environ 1 m., et des hampes un peu plus courtes, terminées chacune par une bractée ample et membraneuse (spathe) de laquelle sort un support cylindrique, grêle, long de 10-15 cm., un peu arqué, portant des fleurs très serrées, sessiles, hermaphrodites, d'un jaune verdâtre (spadice); l'ovaire est trigone; une baie globuleuse rouge lui succède.

(c) Canne à mesurer: celle avec laquelle Ézéchiël évalue les dimensions dans le temple de sa vision (Eze 40:3,5, etc.; cf. Apo 11:1 21:15). Le mot franc, canne vient, à travers le grec et le latin, de l'hébreu qânè

(d) Fléau de balance et, dans Esa 46:6, balance, la partie étant prise pour le tout.

(e) A la fois tige et branches du chandelier du Temple (Ex 25:31 37:17) et suivants, etc.

5. souf.

Ce doit être une espèce de roseau; il est mentionné à propos de l'Egypte: roseaux du Nil (Ex 2:3,5) ou des canaux (Esa 19:6), et dans l'expression devenue nom propre: yam-souf =mer des roseaux, et traduite mer Rouge (voir ce mot) depuis les LXX (Ex 10:19 13:18, Jos 2:10 etc.); Reuss et d'autres traduisent «mer aux algues». Ce dernier sens doit être en tout cas celui de souf dans Jon 2:6, et il s'agirait de quelque fucus, ou varech.

6. Grec khortos

(Sir 40:16). Le sens de ce terme doit être générique, et correspondre indistinctement à quelques-uns des termes hébreu ci-dessus. Ch.-Ed. M.